

# SOUVERAINE TRAHISON

Seb Le Réveur



Seb Le Réveur

# **SOUVERAINE TRAHISON**

*Par Seb Le Reveur*

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

# Table des matières

Chapitre 1 : Les Chaînes de Marbre	4
Chapitre 2 : L'Infection Numérique	10
Chapitre 3 : L'Angle Mort du Secret Service	16
Chapitre 4 : Le Marquage du Territoire	21
Chapitre 5 : Protocole d'Infidélité	24
Chapitre 6 : L'Intrusion du Prince	29
Chapitre 7 : Paranoïa d'État	37
Chapitre 8 : Le Dîner des Sacrilèges	42
Chapitre 9 : L'Offre Corruptrice	48
Chapitre 10 : La Trace du Crime	52
Chapitre 11 : L'Extraction de l'Ombre	57
Chapitre 12 : Chasse à l'Homme et à la Femme	61
Chapitre 13 : Sanctuaire de Verre	66
Chapitre 14 : Consommation et Chaos	71
Chapitre 15 : Le Sceptre Brisé	78

# Chapitre 1

## Les Chaînes de Marbre

L'air de la Maison Blanche était saturé d'une électricité rance, celle des vieux empires qui refusent de mourir. Dans le miroir à la dorure écaillée, Elena ne voyait pas une femme. Elle voyait un actif financier, une extension de l'ego boursouflé de l'homme qui hurlait après un conseiller dans la pièce voisine.

Le corset de sa robe en soie bleu nuit était serré à l'extrême. Les baleines de métal lui broyaient les côtes, lui rappelant à chaque inspiration superficielle qu'ici, même l'oxygène avait un prix. Elle se sentait comme une pièce de taxidermie de luxe, exposée dans ce mausolée de marbre froid. L'odeur du vernis ancien, cette senteur de bois mort et de cire qui imprégnait les murs depuis deux siècles, lui montait à la gorge.

— Plus serré, Margaret, ordonna Elena d'une voix blanche.

L'habilleuse hésita, le visage marqué par des décennies de soumission.

— Madame, vous allez avoir du mal à respirer...

— La respiration est un luxe. Serrez.

Le ruban de soie crissa. Elena ferma les yeux alors que le tissu mordait sa chair. Elle voulait cette douleur. Elle en avait besoin pour ne pas se dissoudre dans le néant de son rôle. Elle était la Première Dame, l'ornement suprême d'un régime qui ne tenait plus que par la peur.

La porte s'ouvrit avec une violence qui fit tinter les pampilles du lustre. L'odeur du tabac froid et de la laque capiteuse précéda l'homme. Trompy entra, massif,

envahissant l'espace comme une tempête de chair. À 78 ans, il dégagait une énergie volcanique et brute. Ses yeux parcoururent Elena avec la satisfaction d'un usurier devant un coffre-fort bien rempli.

— Regardez-moi ça, lança-t-il d'une voix rauque. Ma magnifique petite chose.

Il s'approcha, ignorant Margaret qui s'effaça comme un spectre. Elena resta une statue de glace. Il posa ses mains lourdes sur ses épaules dénudées. Ses doigts étaient chauds, d'une chaleur moite qui lui brûlait la peau comme une insulte.

— Tu es parfaite, murmura-t-il, son souffle fétide léchant son oreille. On va leur montrer qui possède ce putain de monde. Les Italiens arrivent. Valenti croit qu'il peut me donner des leçons ? Ce petit bâtard romain ne sait pas à qui il a affaire.

Sa main descendit brusquement pour écraser la soie au creux de ses reins, la tirant contre lui avec une brutalité sans fard. Elena sentit le dégoût refluer dans sa gorge.

— Souris, Elena, ordonna-t-il, ses ongles s'enfonçant dans ses hanches. Souris comme si tu m'aimais plus que ta vie. Parce que si tu ne le fais pas, je te briserai comme une vulgaire flûte de champagne.

— Je connais mon rôle, Donald.

Il la fit pivoter. Son visage, rougi par l'hypertension, était à quelques centimètres du sien.

— Valenti va essayer de te charmer avec ses mots soyeux. Mais souviens-toi : il n'est rien. Tu es mon trophée. Et personne ne touche à mes trophées.

Il l'embrassa, une possession humide et forcée. Lorsqu'il se recula, il essuya un filet de rouge à lèvres au coin de sa bouche avec un rire gras, avant de sortir en réclamant ses conseillers.

\*\*\*

Le Grand Hall était une arène. Sous les flashes des caméras qui crépitaient comme des exécutions sommaires, l'élite de Washington se pressait dans un bourdonnement de ruche. Elena descendit l'escalier au bras de Trompy. Chaque crépitement était une intrusion dans son intimité violée.

Puis, le protocole annonça la délégation italienne. Un silence de plomb s'abattit sur la salle.

Marco Valenti apparut.

Si Trompy était une éruption de chaleur grasse, Valenti était une lame d'acier chirurgical. À 40 ans, le Président italien dégageait une aura qui semblait absorber la lumière. Son costume trois-pièces anthracite épousait une musculature nerveuse. Il glissait avec une assurance féline qui rendait tout le reste de la pièce soudainement vulgaire.

Mais c'était son visage qui arrêta le cœur d'Elena. Des traits sculptés dans un marbre sombre et des yeux d'un bleu si profond qu'ils semblaient noirs, habités par une intelligence prédatrice. L'odeur changea. Le tabac fut balayé par une intrusion d'Acqua di Parma et de cuir de haute facture.

Trompy se raidit. Sa main se referma brutalement sur l'avant-bras d'Elena, un marquage de territoire. Marco Valenti s'arrêta devant eux. Il ignora Trompy, son regard dérivant lentement vers Elena.

Le regard de Marco n'avait rien de diplomatique. Il l'évaluait comme une place forte avant l'assaut. Elena se sentit nue. Il voyait tout : le corset qui l'étouffait, la haine qu'elle portait pour l'homme à son bras, et ce besoin viscéral de souillure qui brûlait

dans ses entrailles pour effacer l'empreinte de son mari.

Un sourire imperceptible étira les lèvres de Valenti.

— Monsieur le Président, dit Marco, sa voix étant un baryton profond. Merci de votre accueil dans cette... cage dorée.

Trompy grinça des dents.

— Valenti. Voici ma femme, Elena. Regarde-la bien, c'est ce qu'on fait de mieux en Amérique.

Marco fit un pas de plus. La chaleur de son corps contrastait violemment avec la froideur de la pièce. Il prit la main d'Elena et la porta à ses lèvres. Le contact de sa bouche sur le gant fut un choc électrique.

— Signora, murmura-t-il, son souffle traversant le satin pour mourir contre son poignet. Votre beauté n'est qu'une pâle rumeur face à la réalité de votre tragédie.

Le dîner fut une veillée d'armes. Elena, assise entre les deux prédateurs, sentait le regard de Marco peser sur elle. Sous la nappe damassée, elle sentit soudain un contact. Le pied de Valenti venait de presser le sien. Elle sursauta, les doigts crispés sur l'argent massif. Marco ne recula pas. Au contraire, il affirma sa prise, un contact ferme, délibéré, d'une audace insensée. Son corps la trahissait, une humidité coupable fleurissant entre ses cuisses tandis que Trompy vociférait à sa gauche.

Soudain, le téléphone de Trompy vibra. Son visage passa du rouge au livide.

— Quoi ? rugit-il, frappant la table du poing.

Il retourna l'écran vers Elena. Une photo venait d'être publiée sur les réseaux : une prise de vue sous la table, nette, indiscutable, montrant le pied de Marco pressé contre celui d'Elena. Le système de sécurité le plus protégé au monde venait d'être éventré.

Trompy se leva, sa chaise basculant avec un fracas sourd.

— Tu oses ? Dans ma maison ? Avec ma femme ?

Marco Valenti ne bougea pas. Il reposa son verre avec une élégance glaciale.

— Je vous l'ai dit, Donald. Votre possession sur cette femme est une illusion.

Le chaos éclata. Trompy hurla des ordres. Des agents du Secret Service empoignèrent Marco, qui garda son sourire de Dark Prince. Elena fut entraînée vers ses appartements. Les mains des gardes, gantées de cuir, s'enfonçaient dans sa chair sans ménagement.

Enfermée dans sa chambre, elle s'effondra contre la porte. Elle ne pleurait pas. Elle portait ses mains à son visage ; ses paumes sentaient l'Acqua di Parma. Soudain, son écran de contrôle s'alluma. Marco était là, en direct, ayant piraté les caméras. Il fixa l'objectif, porta deux doigts à ses lèvres et pointa l'écran. Un baiser de guerre.

\*\*\*

Vingt minutes plus tard, elle s'échappa. Elle savait où il l'attendait.

La bibliothèque Lincoln était plongée dans une pénombre sépulcrale. Seule une lampe jetait une lueur verdâtre sur les reliures de cuir. Marco était là, sans veste, sa chemise ouverte.

— Vous avez soif de destruction, Elena, murmura-t-il en s'approchant.

Il la saisit par la gorge, ses doigts enserrant fermement les muscles de son cou. Ce n'était pas une étreinte, c'était une prise de possession. Il la poussa contre la porte de chêne. D'un geste sec, il déchira le haut de sa robe, libérant ses seins du corset. L'air froid frappa sa peau, mais elle ne sentit que la fournaise de son regard.

— Profanez-moi, souffla-t-elle.

Marco la souleva, ses jambes s'enroulant autour de sa taille. Le contraste entre le pantalon de laine rude et la soie de ses cuisses était insupportable. Il l'installa sur le bord de la table historique. Les bruits de pas résonnèrent dans le couloir.

— Elena ! hurla Trompy de l'autre côté de la porte, frappant le bois de son poing. Je sais que tu es là ! Ouvre !

Elena plaqua sa main sur sa bouche pour étouffer un cri. Marco ne s'arrêta pas. Au contraire, il ralentit ses mouvements, s'ancrant en elle avec une cruauté calculée. Ses yeux ne quittaient pas la porte qui tremblait sous les coups. Il ne regardait pas Elena par amour ; il fixait l'entrée, jouissant de la démolition de son rival à chaque poussée.

Elena jeta sa tête en arrière, le bois de la table Lincoln contre ses reins, cherchant activement cette souillure pour effacer les années de captivité. Elle n'était plus une Première Dame. Elle était le champ de bataille d'un sacrilège souverain.

La porte craqua. Le bois se fendit. La lumière du couloir commença à s'infiltrer, tranchante. Marco se retira avec une lenteur provocante alors que le verrou cédait. Elena se tint droite dans les lambeaux de sa dignité, le regard brûlant de la promesse de l'enfer qu'elle venait enfin d'embrasser.

# Chapitre 2

## L'Infection Numérique

La lumière crue des projecteurs de la NBC découpait l'air de la Salle Est comme des lames de rasoir. Chaque lumen lui faisait l'effet d'une sonde gynécologique de lumière, l'exposant dans sa nudité la plus abjecte devant trois cents millions de voyeurs. Sous la voûte de plâtre ornée, là où des générations de présidents avaient déclamé des vérités et des mensonges d'État, l'air était devenu une mélasse irrespirable. Elena sentait chaque pore de sa peau hurler sous la couche de fond de teint haute définition. Elle était une poupée de cire, un chef-d'œuvre de taxidermie politique, assise sur ce fauteuil Louis-Philippe qui semblait avoir été conçu pour lui briser les vertèbres à force de droiture.

À sa gauche, à moins de deux mètres, l'homme qui l'avait achetée au prix de son âme déversait sa bile verbale sur les ondes mondiales. Le Tyran. Soixante-dix-huit ans d'arrogance pure, une silhouette massive qui occupait l'espace comme une tumeur maligne. L'odeur de son tabac froid, rémanence de cigares fumés dans le Bureau Ovale, se mêlait à une haleine de menthe chimique et de médicament. C'était l'odeur de la Maison Blanche : une décomposition luxueuse.

Elena maintenait son sourire de façade, un masque de fer sculpté. Ses mains étaient croisées, ses ongles impeccablement nus s'enfonçant dans la soie de sa robe Dior. Elle ne respirait que par le haut des poumons, craignant que le moindre mouvement ne fasse craquer la mise en scène.

C'est alors que le monde bascula.

Une vibration, brutale et brève, contre la face interne de sa cuisse droite.

Le choc fut tel qu'elle manqua de tressaillir visiblement. Sous la soie, glissé dans la jarretière en dentelle qu'elle portait comme un acte de rébellion invisible, le téléphone sécurisé — celui dont même les services secrets ignoraient l'existence — venait de s'éveiller. Un sacrilège. Un viol numérique en plein direct.

Elle sentit la chaleur de l'appareil contre sa peau fine, là où la chair est la plus vulnérable. Elle savait qui c'était. Il n'y avait qu'un seul homme assez puissant et assez cruel pour briser le périmètre de sécurité de la femme la plus surveillée du monde à cet instant précis.

Elle jeta un regard furtif vers son mari. Il était lancé dans une tirade contre les « prédateurs européens », sa voix de gravier broyé résonnant contre le marbre. Il ne se doutait de rien. Pour lui, Elena n'était qu'un accessoire, une décoration nécessaire pour adoucir son image de monstre paranoïaque.

La vibration se répéta. Trois fois. Insistantes.

Sous la table de conférence, elle laissa sa main droite descendre avec une lenteur calculée. Ses doigts tremblaient lorsqu'ils effleurèrent le métal brûlant de l'appareil. Elle le dissimula dans le creux de sa paume, profitant de l'angle mort créé par l'énorme bouquet de lys de Casablanca. L'écran s'alluma dans l'obscurité de sa main. Un message crypté. Un seul nom de code : *\*Il Principe\**.

*\*« Vous ne respirez pas, Elena. Vous ne faites que survivre. Je vois le pouls à la base de votre gorge d'ici. Il bat pour moi, pas pour lui. »\**

Ses yeux se fixèrent sur la caméra principale, celle dont le voyant rouge brûlait comme un œil de cyclope. À des milliers de kilomètres de là, Marco Valenti la regardait. Marco. Le « Dark Prince ». L'homme qui l'avait possédée du regard lors du G7, non pas comme on admire une femme, mais comme on évalue une citadelle avant

de l'assiéger.

Le contraste était obscène : d'un côté, la froideur du protocole et le mari qui l'écrasait de son ombre ; de l'autre, cette intrusion qui brûlait sa chair.

\*« Regardez l'objectif, Elena »\*, vibra à nouveau l'appareil. \*« Montrez-moi que vous avez peur de ce que vous voulez vraiment. »\*

Elle leva les yeux vers l'objectif. Son regard devint sombre, fiévreux. Elle savait que Marco scrutait chaque pixel. À cet instant, il n'y avait plus de géopolitique. Il n'y avait qu'un prédateur et sa proie.

À côté d'elle, l'Ogre changea de posture, sa main épaisse et tachée de vieillesse venant se poser lourdement sur l'épaule d'Elena. Un geste de possession. Il l'écrasa un peu plus contre le dossier.

— N'est-ce pas, chérie ? grogna-t-il, tournant son visage boursoufflé vers elle.

L'odeur de son haleine — menthe et décomposition — frappa Elena de plein fouet. Elle eut une envie viscérale de hurler, de griffer ce visage qui représentait sa prison de marbre.

— Bien sûr, Monsieur le Président, répondit-elle d'une voix de soie.

Mais sa main serrait le téléphone contre sa jambe. \*Tue-moi ou délivre-moi, mais fais quelque chose.\*

Le téléphone vibra. Une réponse instantanée.

\*« Il vous touche de ses mains de vieillard. Je vous toucherai avec du fer et du feu. Ce soir, la cage s'ouvre. »\*

Soudain, le Président s'interrompit. Il tourna brusquement la tête vers elle, son regard paranoïaque se fixant sur son bras droit.

— Qu'est-ce que tu fais avec ta main, Elena ? siffla-t-il entre ses dents, le micro étant

coupé pour une transition.

Le cœur d'Elena manqua un battement. Elle voyait la veine battre sur la tempe de son mari. Elle sentait l'explosion imminente.

— Je... je remettais simplement ma robe en place, murmura-t-elle.

Il la fixa encore une seconde, ses yeux injectés de sang fouillant son visage. Puis, avec un sourire carnassier, il reprit sa pose pour la caméra.

— Surveille-toi, murmura-t-il pour elle seule. Je vois tout.

*\*Tu ne vois rien\**, pensa Elena. Le direct reprit. La lumière rouge se ralluma. Elena sourit. C'était un sourire de condamnée à mort qui vient de découvrir que le bourreau est son amant.

Lorsqu'ils rentrèrent dans les appartements privés, l'atmosphère devint claustrophobe. Le Tyran se détendit, mais ce n'était qu'une illusion.

— Tu as été... adéquate, lâcha-t-il.

Sa main lourde s'écrasa de nouveau sur l'épaule d'Elena, les doigts s'enfonçant dans la chair tendre pour chercher l'os.

— Rentre dans tes appartements. Et change cette robe. Le bleu te donne l'air d'une veuve. Je veux que tu sois éclatante pour le dîner de demain. Tu es mon visage, Elena. N'oublie jamais que sans moi, tu n'es rien.

Il disparut dans une tempête de laine sombre. Elena courut s'enfermer dans la salle de bain, ce sanctuaire de nacre et d'or. Elle ne ralluma pas la lumière. Seule la lueur bleutée de son téléphone éclairait son visage pâle. Elle s'assit sur le rebord de la baignoire, l'appareil pressé contre sa poitrine.

Soudain, un bruit sourd. La porte communicante.

La silhouette massive de son mari se découpait dans l'embrasure. Il avait enlevé sa veste. Sa chemise blanche, trop serrée, laissait entrevoir une peau rougie par la tension.

— Tu te caches ? grogna-t-il.

Il entra, rendant l'air irrespirable. Il l'empoigna par le menton, forçant son visage vers le sien.

— Tu me caches quelque chose. Je le sens. Tu as cette odeur... l'odeur de la culpabilité.

Il ne la toucha pas avec tendresse ; il la poussa contre le marbre froid du comptoir, ses mains s'égarant sans grâce pour réclamer son dû.

Elena ferma les yeux, comme Marco le lui avait ordonné. Elle ne sentit pas les mains calleuses. Elle se concentra sur l'image de Marco Valenti. Elle imaginait l'Acqua di Parma, la fraîcheur de l'acier et la promesse d'une destruction totale.

— Regarde-moi ! ordonna son mari.

Elle ouvrit les yeux, mais elle ne voyait qu'un fantôme. Elle voyait un vestige d'un monde qui allait brûler.

— Je vous regarde, murmura-t-elle, s'adressant à l'homme à Rome.

Le Tyran ricana. Il ne savait pas que ce gémissement qu'il venait d'arracher était un adieu. Il ne savait pas qu'elle n'était déjà plus là.

À l'aube, le trajet vers la base d'Andrews se fit dans un silence de tombeau. Air Force One les attendait, monstre de métal brillant. En montant la passerelle, Elena sentit les milliers d'objectifs pointés sur elle. Elle savait que Marco zoomait sur ses lèvres, sur ses yeux, cherchant l'infection.

Une fois dans la cabine privée, elle verrouilla la porte. Elle sortit le téléphone. Ses doigts couraient sur le clavier.

\*« Qu'attendez-vous de moi ? »\*

La réponse fut instantanée.

\*« Je n'attends rien. Je prends. Je vais détruire son empire, Elena. Et je vais vous utiliser pour porter le premier coup de poignard. Vous n'êtes pas ma complice. Vous êtes mon arme. »\*

Le téléphone vibra une dernière fois avant l'atterrissage à New York.

\*« À ce soir, Elena. Portez du rouge. »\*

Elle fixa le message jusqu'à ce que ses yeux lui brûlent. Elle savait ce qu'elle allait faire. Elle allait obéir au prédateur plutôt qu'au mari. Non par amour, mais par soif de profanation. Elle voulait voir le monde de marbre et de certitudes de l'Ogre s'effondrer. Elle voulait être le péché originel qui déclencherait l'apocalypse.

Elle sortit de la cabine. Son mari l'attendait près de la porte de sortie, ajustant sa propre cravate rouge. Il lui saisit le bras, sa main comme une menotte.

— Allons-y, dit-il. Allons leur montrer qui est le patron.

Elena hocha la tête, un sourire imperceptible sur ses lèvres.

\*Oui,\* pensa-t-elle en sentant le téléphone brûler contre sa cuisse. \*Allons-y.\*

# Chapitre 3

## L'Angle Mort du Secret Service

Le silence de l'aile Ouest n'était jamais habité par le calme. C'était un silence de morgue, une absence de bruit obtenue par une ingénierie de pointe, où le bourdonnement des serveurs de données et le sifflement de la climatisation aseptisée remplaçaient le souffle de la vie. Elena marchait vite, ses talons aiguilles s'enfonçant dans la moquette vert forêt qui semblait vouloir engloutir ses chevilles. Chaque portrait d'ancien président accroché dans la galerie braquait sur elle un regard de juge, condamnant par avance la trahison qui pulsait dans ses veines comme un poison addictif.

Elle avait fui le dîner d'État pour échapper à l'odeur de Donald. Son mari exhalait un mélange écœurant de laque pour cheveux, de steak trop cuit et cette sueur rance de l'homme puissant qui se sait vieillir et s'enrage de ne pas pouvoir racheter sa jeunesse. Il l'avait touchée, plus tôt, une main lourde et possessive sur sa nuque devant les caméras de CNN, une griffe de propriétaire marquant son bétail de luxe.

Elle tourna à l'angle de la galerie des bustes, là où l'ombre des sculptures s'étirait comme des doigts noirs sur le sol. L'angle mort. Un défaut de conception dans le réseau de surveillance, une zone de trois mètres carrés entre deux balayages de lentilles optiques.

Soudain, l'air changea.

L'odeur de la cire d'abeille fut balayée par une intrusion brutale : l'Acqua di Parma. Des notes d'agrumes siciliens portées par une chaleur animale, un sillage de cuir tanné et de peau brûlante. Avant qu'elle ne puisse se retourner, l'odeur du cuir froid et

du gel extérieur s'écrasa contre ses lèvres, étouffant son cri dans un goût de peau morte et d'autorité.

Un corps massif, une muraille de muscles sculptés sous un costume de laine vierge, la projeta violemment contre la boiserie. Le choc fit craquer le vernis centenaire. Elena eut le souffle coupé, ses omoplates s'écrasant contre le chêne massif.

— Ne crie pas, Elena. Ou alors fais-le pour de bonnes raisons.

La voix de Marco Valenti était un murmure de velours et de gravier, un blasphème vivant dans ce temple du pouvoir. Il ne recula pas. Au contraire, son genou se logea entre ses cuisses avec une brusquerie qui fit craquer les coutures de sa robe de bal, une intrusion de laine brute et de muscle qui lui rappela qu'ici, sous les portraits des fondateurs, elle n'était qu'une proie de haute lignée.

Il retira sa main, mais sa paume descendit vers sa gorge, ses doigts s'enroulant autour de sa trachée avec une lenteur calculée. Il n'appuyait pas assez pour l'étrangler, juste assez pour qu'elle sente le pouvoir de vie et de mort qu'il détenait sur elle.

— Tes gardes dorment dans la certitude de leur technologie, murmura-t-il, ses lèvres frôlant son oreille. Mais la technologie est une amante infidèle. Pour les dix prochaines minutes, nous sommes un bug dans la matrice de ton mari.

Il n'essaya pas de l'embrasser. Il l'étudiait comme une conquête territoriale, un pays qu'il s'apprêtait à envahir sans déclaration de guerre.

— Regarde-toi, continua-t-il, ses yeux descendant sur le décolleté plongeant de sa robe. La souveraine de l'Occident, tremblante parce qu'un homme a osé profaner sa peau de porcelaine. Ton mari te garde ici comme un objet de culte, mais il n'a pas la finesse pour comprendre que pour posséder une femme comme toi, il faut d'abord la détruire.

— Et vous ? Vous pensez en être capable ? lança-t-elle avec un regain de défi, ses yeux lançant des éclairs dans l'obscurité.

Marco eut un sourire carnassier.

— Je ne suis pas venu pour te briser, Elena. Je suis venu pour te profaner. Je veux être l'ombre dans votre lit, le goût amer dans ton champagne. Je veux qu'il sache, au fond de son âme paranoïaque, qu'il y a une part de sa souveraineté que je lui ai volée sans tirer un seul coup de feu.

Il plaqua son corps plus durement contre elle, l'obligeant à cambrer le dos. Le contraste était violent : la froideur du mur de la Maison Blanche contre ses vertèbres, et la fournaise du corps de Valenti contre son ventre. Le cuir de ses gants contre sa gorge semblait s'infiltrer sous sa peau.

Soudain, un bruit résonna au bout du couloir. Le craquement d'un talkie-talkie, le pas lourd d'une patrouille.

— Alpha-6, secteur 4 dégagé. RAS.

Elena se figea, le sang se glaçant. Marco ne bougea pas d'un millimètre. Il resta là, dominant sa proie, savourant cette seconde où leurs vies ne tenaient qu'à la paresse d'un garde fatigué. Le faisceau d'une lampe balaya brièvement l'entrée de la galerie avant de s'éloigner.

— Tu vois ? murmura Marco, son souffle brûlant son lobe. Tu n'as jamais été aussi vivante qu'à cet instant.

Il s'écarta brusquement, réajustant les poignets de sa chemise avec une désinvolture insultante. Le vide qu'il laissa fut une agression.

— Le dîner se termine, déclara-t-il d'une voix redevenue formelle. Ton mari va te chercher. Mais quand il posera sa main flasque sur ta taille, tu sentiras le froid de mes gants. Je ne t'ai pas embrassée, Elena. Je n'en avais pas besoin. Je suis déjà sous ta peau.

Il tourna les talons, sa silhouette se fondant dans les ombres. Elena resta seule, portant une main tremblante à sa gorge, là où la pression de ses doigts avait laissé un collier invisible.

Elle retourna vers la lumière, vers le marbre et les sourires de façade. Dans la salle de bal, Donald l'attendait, massif, un bloc de certitudes engoncé dans un smoking trop large. Dès qu'il l'aperçut, ses petits yeux bleus, injectés de paranoïa, la scannèrent. Il écarta les sénateurs et saisit son bras avec une force brutale pour la hisser sur le podium.

— Où étais-tu ? rugit-il à son oreille. Tu es ma splendeur, on ne cache pas un diamant de ce prix. Souviens-toi d'où je t'ai tirée. Sans moi, tu n'existerais pas.

Il posa sa main sur sa hanche, ses phalanges écrasant la soie. Elena ne cilla pas. À l'autre bout de la salle, Marco Valenti leva sa flûte de champagne. Un salut de gladiateur.

— Regarde-le, ce Valenti, grogna Donald. Il se croit tout permis avec son allure de prince. Je vais l'écraser demain.

— Je n'en doute pas, Donald, répondit Elena, ses yeux fixés dans ceux de Marco.

Le téléphone du Président vibra. Il jura et consulta l'écran.

— Incroyable ! Regarde ça, Elena. Valenti vient de poster une photo du gala avec une

légende en italien : "Les ombres finissent toujours par dévorer la lumière." Il se prend pour un poète, ce crétin. Il ne sait pas qu'ici, le buzz, c'est moi qui le fabrique.

Elena sentit son cœur rater un battement. Ce n'était pas un message pour le monde. C'était la signature de l'acte de guerre.

Donald leva son verre pour le toast final, sa main s'enfonçant encore plus agressivement dans la chair d'Elena. Sous les flashes des photographes, elle sentit son propre téléphone vibrer dans sa poche. Un rythme binaire. \*Un. Deux.\*

Elle s'approcha de son mari, affichant son plus beau sourire de porcelaine pour les caméras, tout en caressant mentalement la marque invisible sur son cou. Elle n'était plus la Première Dame. Elle était un champ de mines.

— Souriez, ma chérie, murmura Donald entre ses dents. Le monde nous regarde.

— Oh, je souris, Donald, répondit-elle d'une voix de velours. Je souris pour tout ce que tu ne vois pas.

Alors que l'hymne national retentissait, Elena ne sentait plus l'odeur de la Maison Blanche. Elle ne sentait que le cuir, les agrumes et l'imminence du désastre. Le prédateur l'appelait, et dans le silence de son âme, la proie venait de déclarer sa propre guerre. Chaque seconde à venir n'était plus qu'un sursis avant l'incendie final.

# Chapitre 4

## Le Marquage du Territoire

L'air de la Maison Blanche était une insulte. Une substance épaisse, saturée de l'odeur de la cire d'abeille centenaire, du tabac froid qui imprégnait les rideaux de damas et de cette effluve métallique, presque électrique, dégagée par les terminaux de surveillance qui ne dormaient jamais. Dans le Bureau Ovale, l'ombre des colonnes s'étirait sur le tapis bleu nuit comme les doigts d'un cadavre cherchant à agripper les chevilles des vivants. Elena était debout près de la fenêtre blindée. À trente-quatre ans, elle n'était qu'une couche de poussière supplémentaire sur le damas centenaire de cette prison de marbre. Sa robe de soie ivoire lui collait à la peau comme une seconde mue, froide et étouffante. Elle n'était pas une femme ; elle était une extension du décorum, une pièce d'orfèvrerie placée stratégiquement pour adoucir la brutalité du régime.

Elle sentit la vibration contre sa paume. Les mots de Marco brûlèrent l'écran avant de s'effacer, ne laissant derrière eux que la chaleur de l'appareil. Soudain, la porte s'ouvrit avec une violence qui fit trembler les cadres dorés. L'odeur de steak trop cuit, de laque bon marché et de paranoïa envahit la pièce. Trompy entra, son imposante stature de soixante-dix-huit ans déformant l'espace. Son visage, d'un orangé artificiel sous les néons de sécurité, était une carte de narcissisme pur.

— Regarde-moi, Elena.

Sa voix était une lame rouillée qui râpait le silence. Il s'approcha d'elle, trop près. Il n'y avait jamais d'intimité avec lui, seulement de l'occupation de territoire. Il posa sa main lourde, tachée de vieillesse mais terrifiante de force, sur sa mâchoire. Ses doigts serrèrent son menton, l'obligeant à lever les yeux vers son regard de charognard

calculant le poids de sa chute.

— Tes yeux étaient ailleurs ce soir, murmura-t-il, un postillon atterrissant sur sa joue comme une brûlure d'acide. J'ai vu comment tu le regardais. Valenti. Ce petit merdeux italien avec ses costumes à six mille dollars. Tu penses que je ne vois pas ? Je possède chaque battement de ton cœur dans ce bâtiment.

Il resserra sa prise. Elena sentit ses dents s'entrechoquer.

— Tu es ma Première Dame. Mon trophée. Si tu me trahis, je ne te divorcerai pas. Je t'effacerai.

Il lâcha son menton pour passer sa main dans son cou. Ce n'était pas un geste de désir, c'était un marquage. Ses doigts rugueux griffèrent la peau délicate, laissant des traînées rouges sur l'ivoire de son buste. Il approcha son visage, son souffle fétide contre sa tempe.

— Sors. Tu me dégoûtes quand tu fais cette tête de martyr. Va te nettoyer. Tu sens l'angoisse.

Elena tourna les talons, ses talons claquant comme des coups de feu sur le parquet. Dans ses appartements, elle arracha le collier de diamants qui lui étranglait la gorge. Elle fixa le miroir. Elle n'était plus une esclave ; elle était une insurgée. Elle sortit la robe bleu de minuit, le présent sacrilège de Marco Valenti. Le tissu était liquide, une insulte à la bannière étoilée. Elle l'enfila, sentant le danger contre sa chair nue.

Le message de Marco vibra une dernière fois : « Regarde. »

Sur l'écran, un flux vidéo pirate montrait le Bureau Ovale sous un angle impossible. Marco l'observait. Il avait infiltré le sanctuaire. Sous la lumière ultraviolette de sa salle de bain, Elena vit alors l'invisible : une fine traînée de poudre argentée sur sa

gorge, là où l'Italien l'avait effleurée plus tôt. Un marquage spectral, brillant comme un collier d'esclave céleste, surmontant les ecchymoses vulgaires laissées par Trompy.

Elle ne prit rien. Elle laissa la dépouille de la Première Dame derrière elle. Elle traversa la bibliothèque, ses doigts cherchant le dé clic dans le bois du linteau. Le miroir pivota sans un bruit, révélant un boyau d'ombre exhalant une odeur de terre humide. Elle s'y engouffra au moment même où le cri de rage de Trompy retentissait dans les étages.

Dans l'obscurité totale du tunnel, une main gantée de cuir se referma brutalement sur sa bouche. L'odeur de l'Acqua di Parma, de la poudre à canon et de l'encens de cathédrale profanée l'enveloppa. Elle fut tirée contre un corps d'acier.

— Chut, murmura la voix de velours de Marco à son oreille. Bienvenue en enfer, ma souveraine.

Il l'embrassa avec une violence qui n'avait rien de diplomatique. C'était une annexion. Elena s'abandonna, ses ongles s'enfonçant dans le cachemire sombre de son sauveur-ravisseur. Elle avait choisi son monstre. Le cuir de son gant avait le goût de la liberté et de la cendre. Dehors, les sirènes de Washington commençaient à hurler, mais dans les entrailles de la terre, le sacrilège était consommé. Elle n'appartenait plus au Président. Elle appartenait à l'abysse.

# Chapitre 5

## Protocole d'Infidélité

L'air conditionné de l'Aile Ouest bourdonnait, un râle mécanique et glacial qui ne parvenait pas à dissiper l'odeur de soufre et de vanille rance qui sourdait des boiseries centenaires. Dans la Cabinet Room, le silence n'était pas une absence de bruit, mais une présence physique, une chape de plomb pesant sur les épaules d'Elena. Elle était assise à la droite de son mari, le dos si droit qu'elle sentait chaque vertèbre crier contre le cuir rigide de son fauteuil. Une bile acide lui montait à la gorge, le goût métallique de la servitude.

À sa gauche, l'Ogre de la West Wing occupait l'espace avec une obscénité physique. À soixante-dix-huit ans, Donald n'était plus qu'une masse de chair volcanique et d'ego boursoufflé. Il tapotait ses doigts courts sur le vernis de la table, un rythme saccadé de compte à rebours, tandis que son haleine de café froid et de pastilles à la menthe souillait l'air d'Elena. Ses yeux, petits et vifs sous des paupières lourdes, ne quittaient pas Marco Valenti, assis en face d'eux.

— « On parle de souveraineté, Marco. Pas de charité, » éructa le Commandeur, sa voix râpeuse comme du papier de verre sur de la soie. « Mes silos sont pleins. Ce que tu me proposes avec ton traité, c'est de laisser une clé sous le paillason. »

Marco Valenti ne répondit pas immédiatement. À quarante ans, il portait son costume italien comme une armure de combat. Il dégageait une odeur de triomphe : l'Acqua di Parma. Ce n'était plus une fragrance, c'était un gaz de combat qui colonisait les poumons d'Elena, remplaçant l'oxygène par une promesse de chute. Ses yeux étaient des scalpels, incisant les défenses de la Première Dame, mettant à nu la traîtresse qui rampait sous sa robe Dior.

— « Monsieur le Président, » répondit Marco, sa voix de baryton vibrant dans la poitrine d'Elena. « Il ne s'agit pas de piller. Il s'agit de pénétration mutuelle. »

Le mot « pénétration » flotta dans l'air, lourd d'un viol diplomatique que seul Valenti pouvait instiller dans une discussion sur les boucliers antimissiles. C'était un sacrilège proféré au cœur du temple. Donald grogna et posa sa main lourde sur la cuisse d'Elena, sous la table, serrant le tissu jusqu'à la douleur. C'était sa façon de marquer son territoire, de rappeler que chaque centimètre de cette chair était propriété de l'État.

— « La pénétration, je préfère qu'elle soit à sens unique, » ricana l'Ogre en ajustant sa cravate rouge sang. « Elena, donne-lui le rapport. Montre à notre ami ce que signifie réellement "être protégé". »

Elena tendit la main vers le dossier bleu nuit, mais Marco fut plus rapide. Il se leva à moitié, silhouette prédatrice, et tendit un dossier en cuir noir. Leurs doigts se touchèrent. Ce ne fut pas un accident, mais une profanation délibérée. La chaleur de Marco sembla marquer le cuir du gant d'Elena au fer rouge. Elle ouvrit la chemise et vit, entre deux documents classifiés, un carré de papier crème. L'écriture était agressive, anguleuse.

\*38.8977° N, 77.0365° W. 02:00. Seule.\*

Elle referma le dossier, le cœur battant si fort qu'elle craignait que les micros d'ambiance ne l'enregistrent. Une décharge d'adrénaline la parcourut : la cage dorée se fissurait.

Le choc thermique fut brutal lorsque la réunion prit fin. Escortée vers ses appartements privés, Elena sentait encore la pression des doigts de Donald sur son menton.

— « Tu restes ici jusqu’au dîner, » avait-il ordonné dans le couloir, son visage bouffi par la paranoïa. « Je veux que tu sois parfaite. Soumise et parfaite. Si tu me fais honte, je te brise. »

Seule derrière la porte close, Elena retira son gant avec une lenteur de pécheresse. Elle porta le billet de Marco à son nez. Il sentait la chasse. Elle froissa le papier et l'avalala, une petite boule de cellulose amère qui descendit dans sa gorge comme un serment de trahison.

À deux heures du matin, la Maison Blanche n’était plus qu’un labyrinthe de capteurs thermiques et de pixels morts. Elena glissa dans les entrailles du bâtiment, là où le marbre cédait la place au béton brut. Elle atteignit la chaufferie, le ventre de la bête, saturé d’une chaleur organique et de vapeur sifflante.

Marco l’attendait, adossé à une colonne de fonte. Il n'avait pas retiré sa veste. La lumière des brûleurs soulignait la cruauté de son sourire.

— « Tu as trois minutes de retard, Elena, » murmura-t-il. Sa voix était une invitation à la profanation.

Il avança, envahissant son espace vital jusqu’à ce qu’elle sente la dureté de son corps contre le sien. Il saisit son cou, ses doigts calleux marquant sa peau fine.

— « Tu sens la peur, » gronda-t-il. « C’est le parfum le plus enivrant de cette maison. »

D’un mouvement brusque, il la plaqua contre une citerne brûlante. Le choc lui arracha un gémissement que le grondement des machines absorba. Marco releva le cuir de son manteau pour trouver la peau nue, ses mains marquant son territoire avec une violence érotique. Il sortit une puce électronique de sa poche.

— « Demain, tu l’inséreras dans son terminal privé. »

Elena frissonna. Ce n’était plus de l’infidélité, c’était un acte de terrorisme intime.

— « Pourquoi ferais-je cela ? » souffla-t-elle.

Marco ne répondit pas avec des mots. Il l'embrassa. C'était une exécution. Il ne l'embrassait pas, il lui arrachait son dernier souffle de loyauté pour le remplacer par son propre venin. C'était le goût du fer et de la fin du monde. Il ne cherchait pas son amour, il exigeait son obsession.

— « Parce que tu aimes le feu, » murmura-t-il contre ses lèvres sanglantes. « Et parce que je suis le seul qui puisse te donner la mort que tu mérites. »

Il se recula, la laissant haletante dans la fournaise. Il rajusta sa cravate avec une désinvolture insultante et disparut dans l'ombre. Elena resta seule, la puce électronique comme une brûlure glacée entre ses seins. Elle remonta vers ses appartements, croisant les caméras qui n'enregistraient plus qu'un spectre.

Lorsqu'elle entra dans sa chambre, Donald l'attendait, silhouette massive dans l'obscurité.

— « Tu étais où ? » grogna l'Ogre.

Elena s'approcha de lui, son visage reprenant son masque de marbre. Elle posa une main sur son épaule, sentant le dégoût refluer pour laisser place à une paix noire.

— « Je marchais, Donald. L'orage m'empêchait de dormir. »

Il lui saisit la main, ses doigts épais serrant les siens.

— « Demain est un grand jour, Elena. Valenti va ramper. »

Elle sourit dans le noir, un sourire de lame de rasoir.

— « Oui, Donald. Demain, tout sera consommé. »

Elle s'allongea sur le lit immense, fixant le plafond. Sous son oreiller, elle sentait la promesse de l'apocalypse. Washington pouvait brûler ; elle tenait déjà l'allumette. Le

protocole d'infidélité était achevé. La traîtresse était prête.

# Chapitre 6

## L'Intrusion du Prince

L'air de la Maison Blanche était une insulte. Il pesait sur les poumons comme un linceul de soie empesé, saturé par les effluves de cire séculaire et ce relent métallique, presque électrique, de la surveillance constante. Elena détestait chaque centimètre carré de ce marbre qu'elle foulait depuis trois ans. Pour elle, la demeure présidentielle n'était pas le cœur battant du monde libre, mais une crypte somptueuse où son âme s'étiolait, pièce après pièce, sous l'œil de caméras si discrètes qu'on finissait par oublier leur présence, tout en sentant leur regard brûler la nuque.

Dans ses appartements privés, l'obscurité n'était jamais totale. Les lueurs blafardes des lampadaires du parc filtraient à travers les rideaux de velours épais, dessinant des ombres fantomatiques sur le parquet de chêne. Elena était debout près de la fenêtre, vêtue d'une nuisette de soie émeraude qui glissait sur sa peau comme une caresse glacée. Elle tenait un verre de cristal, le bourbon ambré brillant d'un éclat sinistre. Son mari, le colosse volcanique dont le nom faisait trembler les bourses mondiales, ronflait probablement à l'autre bout de l'aile Ouest, repu de sa propre puissance, après l'avoir humiliée une fois de plus lors du dîner d'État en la traitant comme un bibelot de luxe qu'on expose pour prouver sa virilité.

Soudain, un déclic. Presque inaudible.

Le cœur d'Elena manqua un battement. Ce n'était pas le bruit mécanique du verrouillage automatique. C'était le son d'une intrusion. Une main humaine tournant une poignée qui aurait dû être condamnée par le protocole de sécurité le plus drastique de la planète.

— Agent Miller ? murmura-t-elle, la voix tremblante.

Pas de réponse. Juste le glissement d'une semelle de cuir sur le tapis d'Aubusson. Une odeur commença à saturer l'espace, chassant brutalement le relent de tabac froid et de graillon qui émanait du Tyran et imprégnait les murs. C'était une fragrance complexe, agressive et sophistiquée : l'Acqua di Parma mêlée à l'odeur animale du cuir italien de haute facture.

Une silhouette se détacha de l'ombre du vestibule. Grande. Imposante. Une élégance qui n'avait rien de la lourdeur américaine, mais tout de la précision d'un scalpel. Marco Valenti. Le Président du Conseil italien se tenait là, au milieu du saint des saints de la démocratie américaine, comme s'il venait de conquérir une province barbare. Il n'avait pas son costume de cérémonie. Sa chemise blanche était entrouverte sur le haut de son torse sculpté, les manches retroussées sur des avant-bras puissants. Ses yeux, deux abîmes d'obsidienne, ne la quittaient pas.

— Tu devrais fermer ta porte à clé, Elena, dit-il d'une voix basse, un baryton qui fit vibrer sa cage thoracique. À moins que, consciemment, tu n'aies espéré que je trouve le moyen de la forcer.

Elena recula, son talon heurtant le bord du lit massif. La terreur luttait avec une excitation sauvage, une décharge d'adrénaline qu'elle n'avait pas ressentie depuis des années.

— Comment... Comment êtes-vous entré ? Le Secret Service... Miller...

Marco esquissa un sourire de prédateur. Il fit un pas de plus dans le cercle de lumière lunaire.

— Miller est un homme simple, Elena. Comme tous les hommes qui passent leur vie à protéger ce qu'ils ne posséderont jamais. Il a des dettes. J'ai simplement offert de

réglé les premières et d'alimenter ses fantasmes. Ce soir, pour la bagatelle de deux millions d'euros, le Secret Service est devenu sourd et aveugle. Tu es seule avec moi.

Il était à moins d'un mètre d'elle désormais. La chaleur qui émanait de lui était une agression. Elena sentit ses jambes flageoler. Elle aurait dû crier, presser le bouton de panique dissimulé sous la table de chevet, mais ses doigts restaient crispés sur son verre.

— C'est une folie, Marco, souffla-t-elle. S'il vous trouve ici... Il déclenchera une guerre. Il vous détruira.

— Il ne trouvera rien, répondit Valenti en lui arrachant le verre des mains. Il le fit avec une lenteur calculée, ses phalanges effleurant sa peau brûlante. Il est trop occupé par son propre ego pour remarquer que son joyau le plus précieux est en train de changer de propriétaire. Ton mari te ment, Elena. Il te dit que tu es sa reine alors que tu n'es que son trophée de chasse, un bibelot inanimé. Moi, je te dis la vérité : tu es une traîtresse, et tu ne rêves que d'être profanée par l'ennemi.

Il posa le verre sur la console de marbre sans la quitter des yeux. Puis, d'un geste brusque, il saisit son menton, l'obligeant à lever le visage vers lui. Ses doigts étaient de fer.

— Regarde-moi, ordonna-t-il.

Elena obéit, fascinée par la violence contenue dans ce regard. Marco Valenti n'était pas un homme qui courtoisait ; il était un homme qui annexait. Sa main libre descendit le long de son cou, s'attardant sur la clavicule où une veine battait frénétiquement. Puis, sans prévenir, il empoigna une poignée de ses cheveux sombres et tira sa tête en arrière, exposant sa gorge à la lumière crue de la lune.

— Dis-le, murmura-t-il contre son oreille. Dis que tu veux que je piétine l'honneur de

ce drapeau sur ta peau.

Elena laissa échapper un gémissement étranglé. C'était le sacrilège ultime. L'épouse du Président des États-Unis, dans les quartiers privés de la Maison Blanche, dominée par l'homme qui représentait la plus grande menace diplomatique pour son mari. L'érotisme de la situation était une lame de rasoir qui lui tailladait les sens.

— Je... je ne peux pas, balbutia-t-elle, alors même que son corps se cambrait vers lui.

— Tu peux. Et tu le feras. Je t'offre la seule liberté qui vaille pour une femme comme toi : la liberté de soumission. Une liberté où chaque souffle que tu prendras sera autorisé par moi, et moi seul.

Il la fit basculer sur le matelas king-size, le dessus-de-lit brodé aux armes de la présidence se froissant sous son poids. Marco se posta entre ses jambes. Il passa un doigt sur la bretelle de soie émeraude, la faisant glisser sur son épaule dénudée.

— Ce soir, Elena, la Maison Blanche n'appartient plus aux Américains. Elle est mon terrain de chasse. Et tu es mon trophée.

Il se pencha, ses lèvres frôlant les siennes sans les toucher. La main de Marco remonta le long de sa cuisse, soulevant la soie, ses doigts s'ancrant dans la chair tendre avec une autorité absolue. Elena ferma les yeux, sentant le monde s'effondrer. Les traités nucléaires, les secrets d'État... tout s'effaçait devant la réalité brute de cette intrusion.

— Regarde-moi quand je te prends ton âme, grogna-t-il.

Il écrasa enfin ses lèvres contre les siennes. Ce n'était pas un baiser ; c'était une dévastation. Il y avait le goût du fer, de la passion dévorante et de la haine politique. Marco Valenti ne l'embrassait pas, il l'annexait. Ses mains exploraient son corps avec

une brutalité experte, cherchant les points de rupture. Elena répondit avec une rage égale, ses ongles s'enfonçant dans les épaules musclées de l'Italien. Elle voulait cette profanation. Elle voulait que ce marbre froid soit souillé par leur péché.

Le Prince Noir s'écarta juste assez pour voir les larmes de plaisir et de peur briller dans ses yeux. Il débouta sa chemise d'un geste sec, les boutons de nacre sautant sur le tapis comme de petites dents cassées. Le contraste entre sa peau mate et les draps blancs immaculés était une image de pure transgression. Il était le barbare aux portes de Rome, et elle était la vestale prête à incendier son propre temple.

— Tu m'appartiens, Elena, murmura-t-il contre son cou, sa voix se transformant en un grondement sourd. Pas à lui. Pas à ce pays. À moi. Dis-le.

La Première Dame, celle que le monde entier admirait pour sa grâce, archa le dos sous la caresse impitoyable. Ses lèvres tremblèrent, mais les mots sortirent, délicieusement fatals.

— À vous, Marco. Je suis à vous.

Marco sourit, un sourire de conquérant, et s'empara d'elle avec une fureur qui promettait de ne rien laisser d'intact au lever du soleil. Dans cette chambre où l'histoire s'était écrite à l'encre de la raison, Marco Valenti venait d'entamer un nouveau chapitre à l'encre de la sueur et du soufre.

Une fois l'acte consommé, un silence de plomb retomba sur la suite. Marco se redressa brusquement, son visage à quelques centimètres du sien.

— Ce n'est que le début, Elena. Je vais faire de cet endroit ton enfer personnel. Tu vas regarder ton mari et tu vas avoir envie de vomir parce qu'il n'est pas moi.

Il se rhabilla avec une aisance insultante, ajustant sa cravate devant le miroir doré.

Avant de sortir par la porte dérobée tenue par Miller, il se retourna.

— N'oublie pas de te laver, Elena. L'odeur du péché est difficile à cacher, même pour une Première Dame.

Il disparut dans les ténèbres. Elena resta immobile, le regard fixé sur le plafond, sentant le froid du marbre regagner la chambre. Elle se traîna jusqu'à la salle de bain. Sous la douche, elle choisit l'eau glacée. Elle se frotta avec une frénésie qui confinait à l'automutilation, cherchant à s'écorcher l'épiderme comme si elle pouvait exfiltrer Marco de ses propres cellules. Elle voulait arracher l'odeur de l'Italien, mais plus elle frottait, plus la sensation de son invasion brûlait dans ses veines.

Elle sortit de la douche, tremblante, et changea les parures de lit avec une force de suppliciée, dissimulant la soie souillée derrière les boiseries. Elle venait de se rallonger quand la porte principale s'ouvrit avec un fracas.

L'Ogre entra. Sa chemise était ouverte, son visage congestionné par une paranoïa maniaque. Il s'arrêta au pied du lit, sa silhouette massive bloquant la lumière du couloir.

— Elena, gronda-t-il. Quelque chose ne va pas. J'ai eu une sensation. Comme si quelqu'un marchait dans ma maison.

Il s'approcha, son odeur de laque et de viande trop cuite l'envahissant. Il posa une main sur son front.

— Tu sens... le propre, dit-il en plissant les yeux. Tu as pris une douche à cette heure-ci ?

— Je ne pouvais pas dormir, murmura-t-elle, son masque de porcelaine parfaitement en place.

Le Tyran la fixa, sa main descendant sur sa gorge, ses doigts se refermant juste assez pour signifier la menace.

— Tu es à moi, Elena. Chaque centimètre. Si je découvre que quelqu'un essaie de s'introduire dans ce qui m'appartient... je détruirai tout. Je ne parle pas de politique. Je parle de cendres.

Il fit le tour de la pièce, ouvrant nerveusement les placards, avant de s'arrêter devant le miroir.

— Valenti, cracha-t-il soudain. Cet arrogant petit prince. Il va apprendre ce qu'est le vrai pouvoir. Demain, lors du sommet, je vais l'humilier. Et tu seras à mes côtés, parfaite. Ma femme.

Il éteignit la lumière et sortit. Elena resta seule dans l'obscurité, le corps secoué de spasmes. Elle porta sa main à son cou, là où la morsure de l'Italien marquait encore sa peau. Elle ferma les yeux et sourit.

Le lendemain, au Mellon Auditorium, le Sommet du G7 s'ouvrit dans une débauche de luxe. L'Ogre avançait d'une démarche lourde, serrant le bras d'Elena avec une force inutile devant les flashes des photographes.

— Souriez, murmura-t-il entre ses dents.

Elena fixa l'entrée latérale. Marco Valenti apparut, une aura de danger immédiat l'enveloppant. En passant devant le couple présidentiel, il ignora la main tendue du Tyran. Il prit la main d'Elena et la porta à ses lèvres. Son pouce caressa l'intérieur de son poignet avec une pression précise, une promesse de destruction.

— Madame la Première Dame, murmura-t-il, ses yeux noirs plongeant dans les siens.

Vous semblez... fiévreuse.

— Je découvre de nouveaux parfums, Monsieur le Président Valenti, répondit-elle d'une voix d'outre-tombe.

L'Ogre la tira violemment vers lui, mais le mal était fait. Pendant que son mari éructait des menaces commerciales au micro, Elena sentait le regard de Marco la déshabiller, la revendiquer devant le monde entier. Elle n'était plus la femme du Président des États-Unis. Elle était l'arme de guerre d'un prince noir. La Maison Blanche n'était plus qu'une poudrière de velours, et Marco Valenti venait de craquer l'allumette. Elle était enfin vivante. Elle était enfin perdue.

# Chapitre 7

## Paranoïa d'État

L'air dans l'Aile Est avait le goût de la cendre et de l'ozone. C'était une atmosphère chargée, pré-orageuse, où le moindre frottement de tissu semblait grincer contre les nerfs. Elena franchit le seuil du salon privé, ses talons s'enfonçant dans le tapis épais, étouffant le seul cri qu'elle aurait voulu pousser. Elle le vit immédiatement.

Le Président se tenait debout près de la cheminée éteinte, sa silhouette massive bloquant la lumière blafarde qui filtrait à travers les vitres pare-balles. Il ne bougeait pas. Il ressemblait à une idole païenne sculptée dans la rancœur et l'orgueil. Dans sa main droite, suspendu comme le cadavre d'un oiseau précieux, balançait le foulard en soie qu'elle avait porté la veille. Un carré d'Hermès qui semblait soudain d'une vulgarité obscène entre ses doigts épais.

Il ne se retourna pas. Sa voix monta, basse, une vibration de gravier broyé sous une botte de cuir.

— Tu sens ça, Elena ?

Elle s'immobilisa. Le silence fut plus violent qu'une gifle. Elle pouvait entendre le tic-tac d'une horloge de parquet, chaque seconde tombant comme un couperet sur le billot.

— Je ne sens que ton tabac, Donald, répondit-elle d'une voix qu'elle espérait stable, mais qui trahissait une légère fêlure.

Il pivota avec une lenteur calculée. Son visage était un masque de marbre rougeaud,

les yeux plissés, luisants d'une intelligence malveillante. Il porta la soie à son nez, fermant les paupières, inhalant avec une force qui fit siffler l'air dans ses narines. Sa poitrine bombée se souleva sous son costume de laine fine, puis il expira avec un dégoût viscéral.

— Mensonge. Tu mens comme une putain de bas étage. Ce n'est pas mon tabac. Ce n'est pas le vernis de cette cage de luxe. C'est l'Italie. C'est le parfum de ce bâtard de Valenti. L'amertume de la bergamote et le cuir tanné. Un parfum d'homme qui se croit invincible.

Il jeta le foulard au visage d'Elena. La soie caressa sa joue comme une insulte glacée avant de glisser au sol. L'odeur de Marco l'assaillit alors. C'était l'empreinte méditerranéenne qui giflait le puritanisme des lieux. Hier soir, dans l'ombre d'une alcôve, Marco s'était penché trop près. Il n'avait pas eu besoin de la toucher ; son aura s'était imprégnée dans les fibres, marquant son territoire comme un prédateur laisse sa trace sur une proie qu'il a déjà choisie.

— Il t'a approchée, cracha le Président. Il a respiré ton cou. Il a déposé son infection sur toi.

Il était si près maintenant qu'elle pouvait sentir l'odeur de sa propre sueur, celle d'un homme paranoïaque dont le pouvoir est la seule érection dont il soit encore capable. Il lui saisit le menton, ses doigts s'enfonçant dans sa chair. Elena ne recula pas. Au contraire, elle sentit une décharge électrique remonter sa colonne vertébrale. Elle se sentait enfin vue. Non pas comme une icône, mais comme une femme pour qui un empire pourrait s'effondrer.

— Valenti est un allié, Donald. Tu divagues.

— Valenti est un serpent qui rêve de mordre ma botte ! hurla-t-il, son visage à quelques centimètres du sien. Il pense que je suis trop vieux pour sentir l'odeur d'un

autre mâle dans mon antre ?

Il la repoussa violemment. Elena chancela mais resta debout, ses yeux brillant d'un éclat défiant. Il se tourna vers le mur et, d'une pression rageuse, activa un protocole sur l'écran tactile. Les lumières du salon vacillèrent avant de virer à un bleu froid, clinique. Une grille de dizaines de flux vidéo apparut. C'était la Maison Blanche, mise à nu. Chaque couloir, chaque recoin était passé au crible par des caméras à reconnaissance thermique. Des graphiques de fréquences cardiaques apparurent dans un coin de l'image.

— À partir de cet instant, le protocole Argus est activé pour toi seule. Chaque battement de ton cœur, chaque goutte de sueur, chaque soupir sera enregistré, analysé par l'IA. Tu ne pisseras pas sans que je sache si ton urine trahit une excitation nerveuse. Cette maison n'est plus ton palais. C'est une cellule de haute technologie. Je possède ton image, je possède ton corps, et maintenant, je possède tes données biométriques.

Elena sentit ses jambes fléchir, sous le poids d'une tension érotique insoutenable. Elle imaginait Marco, ignorant ou peut-être complice, sachant qu'un faux pas sous les capteurs pouvait faire brûler le monde.

— Tu as peur, maintenant ? demanda le Président, un sourire cruel étirant ses lèvres. Tu trembles. Ton rythme cardiaque est à cent dix.

— Ce n'est pas de la peur, Donald. C'est la réalisation que tu es devenu un geôlier. Et un geôlier finit toujours par être obsédé par son prisonnier au point d'en oublier de surveiller la porte.

Il la gifla. Le son claqua comme un coup de feu. Elena sentit le goût du fer dans sa bouche. Sa lèvre s'était fendue contre ses dents. Elle ne pleura pas. Elle passa sa langue sur la plaie, savourant le goût de son propre sang. Le vernis de la civilisation

avait craqué.

— Va dans ta chambre, ordonna-t-il, sa main tremblant de rage. Tu es en quarantaine de sécurité nationale. Jusqu'à ce que j'aie purgé l'odeur de cet homme de tes pores.

Elena remonta vers ses appartements, sentant le regard invisible des caméras peser sur sa nuque. Elle se sentait déshabillée par la technologie, violée par la surveillance. Arrivée dans sa chambre, elle s'assit sur le bord du lit immense. Elle déplia le foulard. Elle porta le tissu à son visage, inhalant profondément, ignorant les caméras qui zoomaient sur son geste.

Elle se leva et se dirigea vers le miroir. Elle regarda sa lèvre fendue. Elle prit son rouge à lèvres et écrivit en lettres capitales sur le verre : POSSÈDE-MOI. C'était un acte de folie pure, une signature pour son propre arrêt de mort.

Soudain, les lumières vacillèrent. Un bourdonnement de basse fréquence fit vibrer les cloisons. Sur les écrans de contrôle, les images d'Elena commencèrent à se brouiller en artefacts numériques. Le glitch commença. Dans l'ombre de la pièce, près de la fenêtre blindée, une silhouette se dessina. Marco Valenti était là. Non pas comme un sauveur, mais comme une menace d'une autre nature.

— Le sacrilège est une forme d'art, Elena, murmura-t-il.

Il s'avança. L'odeur de l'Acqua di Parma balaya tout le reste. Il n'avait pas utilisé de magie, mais la corruption : un tunnel de service désaffecté, des agents infiltrés et un hacker payé en millions. Il la saisit par la nuque, l'obligeant à regarder la caméra thermique qui buguait au plafond.

— Il nous regarde, Elena. Il cherche à nous voir sur ses écrans. Offrons-lui le spectacle qu'il mérite.

Dans un craquement sec, Marco déchira la soie de sa robe. La violence du geste, couplée à l'impuissance technologique du Président qui frappait contre sa porte verrouillée à l'autre bout du complexe, créa une extase monstrueuse. Le Président, dans son bureau, voyait sur ses écrans une boucle piratée d'Elena endormie, alors que la réalité physique de sa chambre devenait le théâtre de sa déchéance.

Marco ne faisait pas l'amour à Elena. Il la conquérait, utilisant son corps comme un champ de bataille politique. Chaque gémissement était une trahison, chaque spasme une fissure dans la constitution.

— Regarde l'objectif, Elena, ordonna Marco en la plaquant contre le marbre froid de la console. Dis-lui adieu.

Elle fixa la lentille dissimulée. Son sourire, ensanglanté et sauvage, fut son ultime rébellion. Dehors, les alarmes incendie commencèrent à hurler, déclenchées par le sabotage du système. Le Président, acculé dans son bureau, sentit une douleur aiguë dans la poitrine. Il serrait le flacon bleu d'Acqua di Parma que Marco avait laissé comme une signature sur son bureau de Jefferson.

Il était à genoux, suffoquant dans l'odeur de sa propre défaite. Le Dark Prince avait franchi le périmètre. Le marbre s'était effondré. Et dans le silence de la Maison Blanche en flammes, la souveraine venait de trouver sa liberté dans le sacrilège absolu.

# Chapitre 8

## Le Dîner des Sacrilèges

L'air de la salle à manger d'État était une masse solide, un bloc de carbone saturé par l'arôme des cigares éteints et le relent ferreux de la viande saignante. Sous les lustres de cristal qui pendaient comme des stalactites de glace, le silence n'était pas une absence de bruit, mais une main invisible pressée contre les tympons d'Elena.

Trompy se tenait debout, au bout de l'immense table, sa silhouette massive projetant une ombre déformée sur les boiseries sombres. Il brandissait un verre de Baccarat rempli d'un vin rouge si sombre qu'il paraissait être du sang de bœuf. Sa voix, un grondement de gravier, rebondissait sur les murs.

— À cette alliance, Marco ! Une alliance scellée par la force brute. L'acier et l'histoire. On ne gère pas un pays avec de la poésie, on le gère avec du mépris pour ceux qui sont trop faibles pour nous suivre.

Elena sentit un frisson de dégoût lui parcourir l'échine. Assise à la droite de son mari, figée dans une robe de soie émeraude dont les bretelles cisailaient sa peau diaphane, elle n'était que le trophée de la soirée. Elle fixait les bougies dont les flammes vacillaient dans l'haleine climatisée de la Maison Blanche. C'est à ce moment précis que le monde bascula. Sous la nappe de lin damassé, une chaleur étrangère, impie, vint briser sa prison.

La main de Marco Valenti.

Ce n'était pas un effleurement. C'était une invasion. Marco, assis directement en face d'elle, ne l'avait pas quittée des yeux. Son regard de prédateur, sombre comme un

abîme méditerranéen, ne contenait aucune trace de courtoisie. Ses doigts longs, marqués par l'exercice de l'escrime et du pouvoir, remontèrent le long du mollet d'Elena. La sensation fut celle d'une décharge électrique traversant une mare de pétrole.

— Vous ne buvez pas, Madame la Première Dame ? demanda Marco, sa voix étant un murmure de velours noir qui trancha le monologue de Trompy.

Le Président s'arrêta, son verre à mi-chemin de ses lèvres charnues. Ses yeux porcins, injectés de paranoïa, passèrent de l'un à l'autre.

— Elena a toujours été lente, grogna Trompy avec un rire gras. Elle savoure. Elle est comme ce pays, Marco. Elle a besoin qu'on lui rappelle qui tient les rênes. N'est-ce pas, chérie ?

Trompy posa sa main lourde, moite de graisse de steak, sur l'épaule dénudée d'Elena. Il serra. En haut, la douleur de la domination conjugale. En bas, le sacrilège de l'amant interdit. La main de Marco ne s'arrêta pas. Elle dépassa le genou pour s'aventurer sur la chair tendre de l'intérieur de la cuisse. Le contraste était violent : la poigne de Trompy était une chaîne de fer froide ; la caresse de Marco était un incendie volontaire.

— Je savoure, en effet, Marco, parvint-elle à articuler. La saveur de... l'instant est complexe.

Marco esquissa un rictus de démon. Sous la table, ses doigts crochetèrent la dentelle de sa jarretière. Elena sentit le métal froid d'une bague contre sa peau, une marque de souveraineté. C'était un doigt d'honneur dressé contre le Bureau Ovale.

— La soumission est un concept fascinant, dit Marco, sa voix plus rauque. Mais elle n'a de valeur que si elle est arrachée. Ce qui est excitant, c'est de prendre ce qui

appartient à un autre. De le posséder sous ses yeux, sans qu'il ne s'en aperçoive.

Trompy s'arrêta de mâcher, une goutte de sauce brune perlant à la commissure de ses lèvres.

— Vous parlez comme un poète, Marco. Je n'aime pas les poètes.

— Je suis un réaliste, Monsieur le Président. Et la réalité, c'est que tout ce qui est gardé peut être volé.

Marco exerça une pression ferme, directe, à l'endroit le plus sensible d'Elena. Elle laissa échapper un gémissement qu'elle transforma in extremis en un toussotement dans sa serviette. L'odeur de l'Acqua di Parma de Marco, agrume amer et bois brûlé, satura ses sens, étouffant l'odeur de tabac de son mari. Elle sentait l'humidité traîtresse qui commençait à perler entre ses jambes, une reddition organique face à l'envahisseur.

Trompy se leva brusquement, faisant grincer sa chaise.

— Le dessert attendra. Je dois passer des appels. Marco, ma femme va vous conduire au petit salon pour le café. Je vous rejoins dès que j'ai fini de réorganiser le monde.

Il s'approcha d'Elena et écrasa ses lèvres contre les siennes dans un baiser qui sentait le bœuf et l'insécurité.

— Ne le laisse pas trop s'ennuyer, Elena. Mais n'oublie pas : je sais toujours quelle heure il est sur l'horloge de ton cœur.

Dès que la porte se referma sur le Président et sa garde, Marco entraîna Elena vers le salon privé. Le clic du verrou ne fut pas seulement un bruit métallique ; ce fut la rupture définitive d'un barrage. Elena resta adossée à la double porte, le bois sculpté

s'enfonçant dans ses omoplates.

— Vous êtes fou, souffla-t-elle. Il va nous tuer.

Marco s'approcha, réduisant l'espace à néant. Il apposa sa main sur le mur, juste à côté du visage d'Elena.

— Écoute-le, Elena, murmura-t-il, son souffle chaud venant lécher son oreille. Écoute le monstre que tu as épousé. Il ne t'aime pas. Il possède une propriété. Et là, il sent que le titre est en train de brûler.

Il saisit son menton, l'obligeant à le regarder. Ses yeux étaient deux puits de manipulation. Sa main libre enserra sa gorge avec une fermeté qui n'était pas une menace, mais une revendication.

— Il vous traite comme un bibelot. Il ne voit pas l'incendie sous votre peau. Il est trop ivre de son image pour comprendre qu'on ne possède pas une femme comme vous. On se consume en elle.

Marco la souleva et l'assit sur la console en acajou massif. Les bibelots en argent tressautèrent dans un cliquetis sinistre. Elena agrippa les revers de sa veste, ses ongles s'enfonçant dans le tissu. Elle était la Première Dame, ses jambes nues s'ouvrant pour laisser place à l'homme qui représentait tout ce que son mari détestait. Marco s'insinua entre ses cuisses, déchirant le silence par le froissement de la soie.

— Fais-le, ordonna-t-elle dans un souffle. Détruis-moi avant qu'il ne le fasse.

Soudain, le bois d'acajou vibra. Trompy était de retour, plus tôt que prévu. Sa voix de soufre explosa de l'autre côté de la cloison.

— Elena ! Ouvre cette putain de porte ! Maintenant !

Le cri était viscéral. Marco ne recula pas. Au contraire, il pressa son corps plus fermement contre celui d'Elena, l'épinglant contre le marbre. Il déboutonna sa chemise, ses yeux ne quittant jamais les siens.

— Laisse-le venir, murmura-t-il. Laisse-le voir comment son allié traite sa souveraine.

Le bip électronique du code d'accès retentit. La serrure céda. La porte s'ouvrit dans un fracas de gonds forcés, inondant la pièce de la lumière crue du couloir. Trompy resta sur le seuil, le souffle court. Il vit tout. Elena, les jambes enserrant la taille de Valenti, sa robe froissée, ses lèvres gonflées. Et Marco, qui se tourna lentement, gardant une main possessive sur la hanche de la Première Dame.

— Monsieur le Président, dit Marco. Vous arrivez juste à temps pour le dessert.

Trompy ne cria pas. Une haine d'une pureté absolue aspira toute la lumière de la pièce.

— Sortez, articula-t-il. Sortez de mon pays, Valenti. Avant que je ne vous fasse effacer de la carte.

— On n'efface pas ce qui est déjà gravé dans la chair, Donald. Vous avez les codes nucléaires, mais vous n'avez plus rien ici. Ce lieu pue la poussière. Vous êtes le gardien d'un mausolée. Moi, je suis l'avenir. Et l'avenir vient de prendre un goût très particulier ce soir.

— Les services secrets ont tout enregistré, siffla Trompy avec un sourire dément. Chaque gémissement. Je vais publier ces vidéos. Je vais vous humilier devant le monde.

Marco s'approcha de lui jusqu'à frôler son visage.

— Faites-le. Montrez au monde que vous avez laissé un étranger posséder votre femme à dix mètres de votre table. Voulez-vous vraiment être le cocu le plus célèbre de l'histoire ?

Le silence fut celui d'une exécution. Trompy comprit. Échec et mat. Elena s'avança vers son mari, non pour chercher son pardon, mais pour achever le tyran.

— C'est fini, Donald. Je ne serai plus jamais ta Reine de parade.

Marco passa un bras autour de ses épaules, l'entraînant vers la sortie, passant devant un Trompy pétrifié par la haine. Ils marchèrent dans les couloirs, sous le regard médusé des agents de sécurité. L'air nocturne de Washington les accueillit sur le perron. Le sacrilège était consommé. Dans l'ombre de la limousine, Marco scella leur pacte d'un baiser qui goûtait le sang et la conquête. La Maison Blanche n'était plus qu'un tombeau pour un vieil homme qui venait de découvrir que même le pouvoir absolu ne peut rien contre la faim d'une âme qui a décidé de tout brûler.

# Chapitre 9

## L'Offre Corruptrice

La Maison Blanche n'est pas une demeure. C'est une cage thoracique de marbre blanc dont le cœur a cessé de battre depuis longtemps, remplacé par le bourdonnement électrique des serveurs et le souffle asthmatique de la climatisation. Ici, l'air a le goût du secret rance et du vernis séculaire. Elena se tenait debout près de la fenêtre du Salon Jaune, ses doigts serrant si fort le rebord en acajou qu'elle sentait le bois s'incruster dans sa chair. Dehors, Washington s'étalait comme un cadavre sous les projecteurs, une ville de façades et de trahisons.

Un silence de lame fut brisé par une intrusion brutale. L'Acqua di Parma, fraîche et cinglante, mêlée à la note animale d'un cuir italien d'une souplesse obscène. Marco Valenti. Il n'avait pas besoin de parler pour que l'espace se comprime. Sa simple présence agissait comme un vide d'air.

— Vous tremblez, Elena. Ce n'est pas le froid. C'est le poids de cette couronne de cendres.

La voix de Marco était un baryton sombre, une caresse qui laissait des ecchymoses invisibles sur l'âme. Elle ne se retourna pas. Ses yeux n'étaient pas des regards, mais des diagnostics ; elle sentait son regard l'autopsier à travers la soie de sa robe.

— Votre mari dort, murmura-t-il, s'approchant jusqu'à ce que sa chaleur irradie contre sa nuque. Un monstre gavé de sa propre puissance, s'écroulant dans son lit comme un monument en décomposition. Ses gardes sont des hommes, et les hommes ont des prix. Nous sommes seuls dans ce mausolée.

Il posa sa main sur sa taille. Ce n'était pas le contact hésitant d'un amant, c'était la poigne d'un conquérant prenant possession d'un territoire contesté. Il la fit pivoter lentement. Le Président italien était d'une beauté prédatrice, ses traits sculptés dans un granit impitoyable. À quarante ans, il était le prince noir d'une Europe qui ne jouait plus selon les règles.

— Je ne suis pas venu pour des baisers volés, Elena. Je suis venu vous proposer un sacrilège. Dans quarante-huit heures, lors du sommet, vous ferez défection. Vous demanderez l'asile politique en Italie. Devant le monde entier.

Elena sentit son cœur s'arrêter.

— Vous voulez me détruire avec lui, réalisa-t-elle dans un souffle. Je ne suis qu'une arme.

Marco saisit son menton, l'obligeant à plonger dans le vide noir de ses pupilles.

— Vous êtes les deux. Une arme dévastatrice et la seule femme capable de supporter le poids de mon ambition. Chaque fois que je vous toucherai, ce sera un acte de guerre contre lui. Je serai votre geôlier, si vous le souhaitez, mais un geôlier qui vous fera hurler de plaisir, pas de désespoir. Signez ce pacte. Donnez-moi votre trahison, et je vous donnerai le monde.

Le baiser qui suivit goûtait le fer et le péché. Ses dents mordirent sa lèvre inférieure, marquant le pacte de sang. Elena s'abandonna, ses mains s'agrippant aux revers de sa veste avec une urgence née du désespoir. Elle était déjà morte ici ; Marco ne lui offrait pas la vie, il lui offrait une résurrection dans les flammes.

Lorsqu'il disparut dans l'ombre, Elena resta seule avec l'odeur du cuir et le goût métallique de son propre sang sur la langue.

Elle regagna la chambre présidentielle, marchant sur les tapis épais qui étouffaient les cris depuis des décennies. L'air y était saturé de tabac et d'un désinfectant clinique.

Au fond de la pièce, le colosse l'attendait. James ne dormait pas. Il trônait dans son fauteuil de cuir, une masse de muscles vieillissants et d'ego boursouflé. Il n'était plus la caricature bruyante des journaux ; ici, dans l'intimité, il était un monstre silencieux, une force de concussion qui ne cherchait qu'à broyer.

— Tu sens l'étranger, Elena, dit-il, sa voix étant un grondement de gravier qui lui fit vibrer les os.

Il se leva et s'approcha, envahissant son espace avec une lourdeur paranoïaque. Il saisit son poignet, le serrant jusqu'à ce que les os menacent de céder.

— Valenti te regardait ce soir. Comme une province à annexer. N'oublie jamais que tu es ma propriété. Dans ce bâtiment, même l'air que tu respirez porte mon nom.

Il la poussa vers la salle de bain d'un geste brusque. Elena s'enferma, s'effondrant contre le marbre froid. Dans la poche de son peignoir, elle sentit un objet : un téléphone satellite en titane noir. Un message unique y brûlait l'écran : \*« Le Rubicon est franchi. 2h00 du matin. La porte Est. Choisis ton enfer. »\*

À quatre heures, le moment du sacrilège arriva. Les systèmes de surveillance furent "aveuglés" par une main invisible à Rome. Elena se glissa dans la Salle des Traités. L'air y était saturé de cire d'abeille et de la puanteur des vieux secrets. Elle ne se sentait plus comme une Première Dame, mais comme une cellule dormante s'activant au cœur de l'empire.

Elle ouvrit le coffre dissimulé derrière les boiseries. Ses mains tremblaient alors qu'elle saisissait les dossiers prouvant le financement des milices européennes par l'administration de son mari. C'était son assurance-vie et son arrêt de mort. C'était l'humiliation nucléaire que Marco exigeait.

Le silence de la pièce fut rompu par le cliquetis d'un verrou. Elle se figea, le sang glacé. Un agent du Secret Service passa dans le couloir, l'ombre de son arme

découpée par la lueur des veilles. Elena retint son souffle, serrant les documents contre sa poitrine comme un nouveau-né volé. Le bruit des pas s'éloigna. Sept minutes. Elle n'avait eu que sept minutes pour cesser d'être une sainte et devenir une martyre.

Elle retourna dans la chambre, glissant les documents sous la doublure de sa valise diplomatique, déjà prête. James ronflait, une main lourde étendue sur la place vide qu'elle occupait d'ordinaire. Elle s'allongea à ses côtés, rigide comme un cadavre. Sa peau la brûlait. Elle n'était plus sa femme. Elle n'était plus une citoyenne. Elle était une fugitive en devenir, une ombre prête à sauter dans l'abîme.

Le matin se leva sur Washington avec une brutalité bureaucratique. Elena observa son reflet dans le miroir. Ses yeux étaient ceux d'une étrangère, brillants d'une sauvagerie froide. Elle n'avait pas peur de la mort. Elle avait peur de ne pas être assez rapide pour l'embrasser.

Le compte à rebours tournait. Dix heures. Neuf heures.

Elle sentait encore la marque des dents de Marco sur sa lèvre, une cicatrice invisible qui l'enchaînait à un monstre plus sophistiqué que celui qui partageait son lit. Elle ne s'enfuyait pas vers la liberté ; elle s'enfuyait pour devenir la souveraine d'un chaos mondial, le pivot d'une guerre que le monde n'oublierait jamais.

La Maison Blanche n'était plus son foyer, c'était sa rampe de lancement. Elena lissa sa robe de soie, redressa la tête, et sortit pour affronter sa dernière journée de façade. Dans son esprit, une seule pensée tournait en boucle, comme une promesse d'enfer : l'empire allait brûler, et elle serait la main qui tiendrait la torche.

Le piège était refermé. Le sang allait couler. Et ce serait magnifique.

# Chapitre 10

## La Trace du Crime

Le silence de l'Aile Ouest n'était jamais une absence de bruit ; c'était une pression atmosphérique, une nappe de plomb s'écrasant sur les poitrines. Dans le Bureau Ovale, l'air était saturé de l'odeur rance des cigares froids et du vernis séculaire des boiseries sombres, une fragrance de pouvoir en décomposition. Derrière le bureau Resolute, l'écran incurvé projetait une lueur bleutée, spectrale, sur le visage de Trompy.

Il ne bougeait pas. Ses mains, larges et lourdes, étaient posées à plat sur le cuir vert bouteille, les jointures blanchies par la tension. Ses yeux, deux fentes d'un bleu délavé injectées de sang, fixaient la boucle vidéo qui tournait en continu. C'était une image granuleuse, captée par une caméra thermique piratée. On y voyait un couloir dérobé de l'ambassade. Elena était là. Sa silhouette gracile, moulée dans une soie liquide, oscillait comme une flamme sous un courant d'air. Et face à elle, Marco Valenti.

Le Président italien ne la touchait pas, pas encore, mais sa proximité était un viol de l'espace impérial. Il se tenait là, arrogant, son torse de prédateur à quelques centimètres du sien. On devinait l'aura de l'Acqua di Parma venant souiller l'air pur de la Maison Blanche. Trompy sentait son pouvoir. Une masse de narcissisme brut. Un mot de lui, et des villes s'évaporaient. Il était dieu, et elle était son sacrifice.

— Salope... murmura-t-il, la voix n'étant plus qu'un râle de gravier broyé.

La porte s'ouvrit dans un gémissement feutré. Elena entra. Elle portait encore sa robe de soirée, une armure de satin nuit. L'odeur de la pièce la frappa comme un gant de

fer : le tabac, la sueur froide du vieil homme, et cette électricité statique qui précède les exécutions. Trompy pointa un doigt épais vers l'écran.

— Regarde-moi ça, Elena. On dirait deux bêtes en chaleur. C'est ce que tu cherches quand je ne te regarde pas ?

Elena sentit son sang se glacer. La surveillance était partout, mais voir sa trahison pixelisée la rendait obscène. Elle redressa le menton, son seul bouclier contre la terreur qui lui griffait les entrailles.

— C'est un échange diplomatique, Donald. Rien de plus.

Le rire qui sortit de la gorge de Trompy fut un bruit sec, un craquement d'os. Il se leva pesamment, sa silhouette massive éclipsant la lumière de l'écran. Il s'approcha d'elle avec la lenteur d'un glacier s'effondrant sur un village. Elle sentit la chaleur fétide de son souffle, l'odeur de la viande rouge et de l'insécurité. Il attrapa son menton entre son pouce et son index, serrant jusqu'à ce que la douleur irradie dans ses mâchoires. Sa peau à lui était granuleuse, recouverte d'un maquillage orange qui s'écaillait dans les plis de sa colère.

— Je connais les échanges, Elena. Ce que je vois là, c'est une propriété qui essaie de changer de propriétaire. C'est un vol. Et je déteste qu'on me vole.

Il la poussa vers l'arrière. Elle perdit l'équilibre, s'appuyant contre la lourde table de conférence. Il la surplombait, une montagne de ressentiment pur.

— Valenti pense qu'il est un prince ? Il croit que l'Italie est autre chose qu'un parc d'attractions pour mes touristes ? Écoute-moi bien. Tu es la Première Dame. Tu es mon trophée. Si je sens encore une fois l'ombre d'un message entre vous, je ne me contenterai pas de te briser. Je vais raser son pays. Économiquement, pour commencer. Je vais faire de Rome un désert de poussière où les gens s'entretueront

pour un morceau de pain. Et ensuite, je m'occuperai de lui. Personnellement.

— Tu es fou, souffla-t-elle, sa voix tremblante. Pour une... pour une jalousie ?

— Ce n'est pas de la jalousie, Elena ! hurla-t-il, faisant vibrer les portraits aux murs. C'est de l'hégémonie ! Tu fais partie de ma suprématie !

Il attrapa une mèche de ses cheveux et la tira violemment, l'obligeant à renverser la tête. La douleur était vive, viscérale. Sous la poigne de ce monstre, une étincelle de jouissance perverse s'alluma au creux de son ventre. La haine qu'elle lui portait n'avait d'égale que la montée d'adrénaline qu'il provoquait. Dans ce reliquaire de marbre, il était la seule chose qui la faisait se sentir vivante, même si c'était par la souffrance.

— Tu sens ça ? C'est la réalité. Tu es dans cette morgue de luxe parce que je l'ai décidé.

Il la lâcha brusquement.

— Sors d'ici. Va te laver. Lave l'odeur de cet homme sur ta peau. Si je la sens demain, je donne l'ordre de lancer les sanctions qui feront de l'Italie le tiers-monde de l'Europe d'ici vendredi.

Elena recula, les jambes flageolantes. Elle se réfugia dans ses appartements, verrouillant la porte. Dans la salle de bain, elle ouvrit l'eau à pleine puissance. Elle s'appuya contre le miroir embué. Elle était la souveraine trahie par son propre camp, prise entre un tyran qui voulait la posséder et un loup qui voulait dévorer l'empire de son rival. Marco ne viendrait pas la sauver. Il voulait simplement voler le joyau de la couronne de Trompy.

Elle glissa sa main dans la soie de sa robe, cherchant son téléphone crypté. Un message l'attendait. \*"Vieni a prendermi."\* (Viens me chercher). C'était une

invitation au sacrilège. Un défi jeté au visage de l'autocratie. Elle tapa une réponse, ses doigts ne tremblant plus. La peur avait été remplacée par une résolution glaciale.

\*"Prépare-toi. Il sait."\*

Elle envoya le message. Le "clic" électronique résonna comme le percuteur d'un fusil. La destruction totale était en marche, et elle en serait la mèche.

Une heure plus tard, dans la salle de bal, les flashes des photographes crépitaient comme des fusillades. Elena portait une robe bleu minuit, son visage un masque de porcelaine. Elle s'approcha du lavabo avant de sortir, prit son rouge à lèvres d'un carmin profond. Ce n'était pas un cosmétique, mais le sang d'une autre blessure qu'elle s'infligeait pour masquer la sienne. Elle dissimula la lèvre fendue par la gifle de Trompy sous une couche de pigment visqueux.

Dans la réception, la main de son mari s'écrasa sur la sienne. Ce n'était pas l'étreinte d'un époux, c'était la griffe d'un propriétaire. Soudain, Trompy serra son verre de cristal si fort qu'il explosa dans sa paume. Le sang se mélangea au vin rouge, coulant sur le tapis immaculé.

— Le monde nous regarde, ma chère, murmura-t-il, ignorant sa main sanglante.

— Le monde va nous regarder mourir, Donald. Et ce sera le plus beau spectacle de ta vie.

Au loin, elle aperçut Marco Valenti. Il leva son verre vers elle, un sourire de prédateur étirant ses lèvres. Il ne regardait pas une femme, il regardait une faille dans les fondations d'une superpuissance.

Trompy l'entraîna brutalement vers leurs quartiers privés, loin des invités. Une fois la porte close, il la jeta sur le lit à baldaquin, cet autel de chêne où tant de secrets d'État

avaient été enterrés.

— Tu vas m'obéir, Elena. Tu vas ramper.

Mais alors qu'il s'abattait sur elle, une masse de colère et de paranoïa, elle fixa le plafond doré. Elle sentait le poids du corps de l'homme sur elle, et dans le noir de ses paupières, elle vit Rome en flammes, les bourses s'effondrer et les flottes converger. Elle était enfin au centre de l'incendie. La trahison n'était plus un acte, c'était un état de grâce. Le compte à rebours de l'apocalypse avait le goût du sang et du rouge à lèvres, et elle n'avait jamais été aussi souveraine qu'en signant la fin du monde.

# Chapitre 11

## L'Extraction de l'Ombre

L'acier du Gulfstream vibrait sous les pieds nus d'Elena, un bourdonnement sourd qui remontait le long de ses jambes jusqu'à son bassin, se mêlant aux pulsations erratiques de son propre sang. Dehors, l'Atlantique n'était qu'un linceul d'encre. Derrière eux, à des milliers de milles, l'Ogre de Washington devait être en train de réduire le Bureau Ovale en cendres. Sterling. Ce nom ne résonnait plus dans l'esprit d'Elena que comme une insulte lointaine, le souvenir d'une cage dorée dont elle venait de briser les barreaux au prix de son âme.

L'air de la cabine était saturé : l'odeur de cuir neuf, le relent âcre du kérosène et cette signature olfactive qui l'étouffait désormais, l'Acqua di Parma de Marco Valenti.

— Tu sens ça ? murmura Marco en s'approchant d'elle.

Il ne la regardait pas avec tendresse. Ses yeux, deux puits d'ébène brûlant, fouillaient son visage comme s'il cherchait la trace exacte de sa décomposition morale. Il posa sa main sur la gorge d'Elena. Ce n'était pas une caresse ; c'était une revendication. Ses doigts calleux s'enfoncèrent dans la chair tendre, juste au-dessus du collier de diamants qui semblait soudain peser une tonne.

— C'est l'odeur de ta fin, Elena. Sterling a lancé ses chiens. Deux escadrilles de F-22 sont en train de déchirer le ciel pour te récupérer. Ou pour t'abattre.

Le froid de sa propre trahison lécha les vertèbres d'Elena comme une lame de glace. Elle aurait dû hurler, supplier, réclamer sa sécurité. Au lieu de cela, elle sentit une humidité coupable poindre entre ses cuisses. Elle se détestait de répondre ainsi à la

menace. Son esprit réprouvait ce prédateur italien qui l'avait dérobée comme un vulgaire secret d'État, mais son corps, lui, réclamait la profanation.

D'un geste sec, Marco saisit le collier de prix. Il tira. Le fermoir ne céda pas tout de suite, cisillant la peau fine de son cou. Elena laissa échapper un gémissement qui se perdit dans le sifflement des réacteurs. Puis, le métal rompit. Les diamants roulèrent sur la moquette épaisse, dérisoires éclats d'un pouvoir déjà mort.

— Tu n'es plus la First Lady, cracha-t-il, sa voix vibrant d'une noirceur primitive. Tu n'es qu'une fugitive. Ma fugitive.

Il la projeta contre la paroi de loupe de noyer. Le choc fut brutal, viscéral. Il ne perdit pas de temps en préliminaires diplomatiques. Il arracha la soie émeraude de sa robe, exposant sa peau à la lumière crue de la cabine. Elena sentit le contraste violent entre la fraîcheur de l'air climatisé et la chaleur torride du corps de Marco contre le sien.

Soudain, l'avion plongea. Les masques tombèrent.

Une alarme stridente déchira l'habitacle : le verrouillage radar d'un missile américain. L'avion vira brusquement sur l'aile, entamant une manœuvre évasive désespérée. Elena fut écrasée contre Marco, ses ongles s'ancrant dans le tissu précieux de son veston, cherchant un ancrage dans le chaos.

— Ils vont nous tuer, hurla-t-elle dans le fracas.

Marco eut un sourire sombre, presque cruel, alors qu'il la retournait pour lui faire face au cockpit, là où les étoiles dansaient de manière erratique.

— Alors meurs en sachant à quoi ressemble la liberté, Elena.

Il la prit avec une férocité qui n'avait rien de civilisé. Chaque coup de rein de Marco

était un crachat au visage de la démocratie. Elle n'était plus la femme de l'Amérique ; elle était la terre dévastée par un envahisseur romain. Sous lui, elle n'éprouvait pas de l'amour, mais l'extase terrifiante d'une exécution publique. La douleur se mariait à un plaisir si sombre qu'il en devenait insoutenable.

L'avion tressauta violemment sous l'effet d'une explosion de leurres thermiques au-dehors. Le ciel s'illumina de mille feux de détresse. Dans cet espace clos, hors du temps et des lois, Elena se perdit. Elle n'était plus qu'une proie dont le sang cognait contre ses tempes comme un tambour de guerre. Elle griffa le dos de Marco, cherchant à marquer ce démon qui l'emmenait vers l'abîme. Elle haïssait Sterling, elle haïssait Marco, mais par-dessus tout, elle se haïssait elle-même de gémir sous l'assaut de celui qui venait de condamner le monde pour la posséder.

— Regarde-moi ! ordonna Marco, ses mains s'emparant de ses cheveux pour lui renverser la tête. Regarde le monde brûler pour toi !

À travers le hublot, une traînée de feu fendit les nuages. Un missile venait de rater sa cible de quelques mètres à peine. L'avion bascula de nouveau, les propulsant au sol, mais Marco ne lâcha pas prise. Il la maintenait sous lui, son poids étant la seule réalité dans cet univers qui s'effondrait.

Le sacrilège était total. La First Lady était devenue l'ombre d'un tyran étranger, une traîtresse dont le nom serait maudit par des générations. Mais dans l'obscurité de cette cabine, Elena ne voyait que les yeux d'ébène de Marco, cette promesse d'un enfer bien plus exaltant que le paradis de façade qu'elle laissait derrière elle.

L'avion stabilisa enfin sa course, plongeant vers les eaux internationales à une vitesse vertigineuse. Le silence revint, seulement troublé par leurs respirations hachées. Marco se redressa, la laissant pantelante sur la moquette, les membres tremblants, le corps marqué par sa possession.

Il rajusta sa chemise, retrouvant en un instant son masque de chef d'État, mais son regard restait celui d'un conquérant.

— Bienvenue dans l'ombre, Elena, murmura-t-il en ramassant un diamant solitaire au sol.

Elle ne répondit pas. Elle resta là, au milieu des débris de sa vie passée, sentant le froid de la nuit s'insinuer dans ses pores. L'extraction était terminée. La guerre, elle, ne faisait que commencer. Et dans le reflet du hublot, Elena ne reconnut pas la femme qui la regardait : ses yeux brillaient d'une lueur sauvage, la lueur de ceux qui ont tout perdu et qui, enfin, commencent à vivre.

# Chapitre 12

## Chasse à l'Homme et à la Femme

Le silence dans le Bureau Ovale n'était pas une absence de bruit, mais une compression de l'air, une chape de plomb saturée par l'odeur rance du tabac froid, du vernis centenaire et de la sueur acide de l'agonie d'un ego. Derrière le Resolute Desk, Donaldson n'était plus un homme ; il était une force tectonique en pleine rupture. Ses mains, larges et fangeuses, écrasaient le cuir du sous-main avec une force capable de broyer des os. Ses yeux, deux fentes de porcelaine bleue injectées de sang, étaient fixés sur l'écran géant qui balayait l'Atlantique en temps réel.

— Je veux que ce fils de pute disparaisse de mon ciel, gronda-t-il, sa voix n'étant qu'un râle caverneux qui semblait remonter des entrailles de la terre. Personne ne me vole ce qui m'appartient.

À côté de lui, le général Miller, sanglé dans un uniforme qui semblait trop étroit pour l'énormité de la trahison, transpirait à grosses gouttes. La climatisation, réglée à une température glaciale, ne suffisait pas à refroidir l'incendie de haine qui ravageait la pièce.

— Monsieur le Président, si nous engageons les F-35 dans l'espace international, c'est un acte de guerre ouvert contre l'Europe.

Donaldson se leva d'un bond, sa silhouette massive projetant une ombre de prédateur sur les cartes d'état-major. Il s'approcha de Miller, si près que le général put sentir l'odeur de la laque et de la fureur.

— Ce rituel a mis ses mains sur la Première Dame des États-Unis. Abattez-le. Je veux

Elena dans cette pièce, à genoux, d'ici deux heures. Et je veux la tête de Valenti sur un plateau d'argent.

Le téléphone rouge grésilla. Une alerte de la NSA. La transgression numérique avait laissé place à une chasse à l'homme atavique. L'ordre fut transmis. Dans le secret des bases de la côte Est, des moteurs de post-combustion déchirèrent la nuit. La machine de mort américaine s'ébranlait pour une vendetta conjugale transformée en apocalypse.

\*\*\*

À trente-cinq mille pieds d'altitude, à l'intérieur du jet privé de Marco Valenti, l'atmosphère était une cage de soie, de cuir italien et de danger électrisant. Le vrombissement sourd des réacteurs servait de métronome à une tension qui menaçait d'exploser à chaque seconde.

Elena était assise dans l'un des larges fauteuils, ses doigts crispés sur le rebord en acajou. Elle portait encore sa robe de réception, une armure de satin qui semblait maintenant n'être qu'un lambeau de sa vie passée. Ses yeux, d'un vert assombri par la terreur et le désir, ne quittaient pas Marco.

Il était debout, la silhouette découpée par les éclairages tamisés de la cabine. Il n'avait pas retiré sa veste de costume, dont la coupe impeccable soulignait la largeur de ses épaules. Il ne semblait pas inquiet. Il semblait... affamé. Marco s'approcha lentement, chaque pas résonnant comme une sentence sur le tapis épais. Le bruit du cuir de ses gants lorsqu'il serra le poing fut le seul son dans l'habitacle.

— Tu sais qu'il ne nous laissera pas partir, murmura-t-elle, sa voix brisée par l'adrénaline.

Marco envahit son espace vital, l'obligeant à lever la tête pour croiser ses yeux de

prédateur, noirs comme l'obsidienne. Il posa ses mains sur les accoudoirs, l'emprisonnant physiquement. Sa voix, lorsqu'il parla, semblait broyer du verre.

— L'Amérique est un empire qui s'écroule, Elena. Et ce que je prends, je le garde.

Soudain, l'avion tressaillit. Une lumière rouge commença à clignoter. Le pilote, d'une voix pressante, annonça par l'intercom :

— Signoré Presidente, nous avons deux échos radar. Signature F-35. Ils nous ont verrouillés.

Le cœur d'Elena manqua un battement. La mort était là, sous la forme de missiles guidés par la jalousie. Mais Marco ne cilla pas. Un sourire cruel s'étira sur ses lèvres. Il pressa son corps contre le sien, l'emprisonnant dans le fauteuil. Elena sentait la dureté de ses muscles, la chaleur qui émanait de lui malgré le danger imminent.

L'avion vira brusquement sur l'aile, engageant des manœuvres évasives. Les forces de gravité les écrasèrent, mais Marco ne rompit pas le contact visuel. Ses mains descendirent sur la gorge d'Elena, ses doigts se refermant avec une fermeté possessive sur sa peau diaphane. C'était une promesse de destruction.

— Tu es à moi, Elena, grogna-t-il alors que l'alarme de proximité radar hurlait.

Il ne la consuma pas ici. Il la laissa mariner dans l'horreur exquise de l'incertitude. Il laissa la peur devenir son seul vêtement. À Washington, le doigt de Donaldson flottait au-dessus du bouton de l'apocalypse. Mais dans le ciel, le jet plongea dans une poche de turbulence, échappant par miracle au verrouillage avant de s'enfoncer dans l'ombre de l'espace aérien européen.

\*\*\*

Le Palazzo Valenti se dressait au cœur de Rome comme un mausolée de marbre polychrome et de secrets sépulcraux. Le passage du doré criard de Washington à cette noblesse archaïque marqua pour Elena le début d'un naufrage sensoriel total. Ici, les murs suintaient la décadence et le sang séché.

Marco la poussa dans ses appartements privés. La double porte en chêne se referma avec un claquement définitif. Il n'y avait plus de gardes, plus de radars, plus de monde extérieur. Juste eux.

Elena se tenait au centre de la chambre, le souffle court, opérant sa dissolution finale. Marco retira sa veste, révélant la puissance de ses épaules sous la soie de sa chemise. Il s'approcha d'elle, ses mouvements étant d'une fluidité atavique. Il n'y eut pas de mots. Il y eut la main de Marco saisissant le col de sa robe de soie et l'arrachant d'un geste sec, exposant sa nudité à l'air frais des voûtes millénaires.

Il la plaqua contre le marbre froid d'une console. Le choc thermique la fit gémir, mais c'était la pression de Marco qui l'écrasait. Il l'embrassa avec une sauvagerie convulsive, une prise de possession qui exigeait son abdication totale. Elena s'agrippa à lui, ses ongles s'enfonçant dans ses trapèzes, cherchant une ancre dans l'abîme. Elle n'était plus une femme ; elle était un territoire conquis.

Le téléphone crypté de Marco, posé sur une table de chevet, se mit à vibrer. L'écran affichait un code rouge. Washington. Sans interrompre son assaut, sans même la lâcher, Marco décrocha et mit le haut-parleur.

La voix de Donaldson explosa dans la pièce, déformée par la fureur.

— VALENTI ! JE VAIS RASER TON PAYS ! RENDS-MOI ELENA OU JE JURE QUE JE LANCE TOUT ! ELENA ? TU M'ENTENDS ? TU REVIENS À LA MAISON MAINTENANT !

Marco s'arrêta un instant, son souffle brûlant contre l'oreille d'Elena, tandis qu'il continuait de la posséder avec une régularité brutale. Il approcha le téléphone de la bouche de sa captive.

— Dis-lui, murmura Marco, sa voix vibrant d'une autorité sombre.

Elena regarda le plafond peint de fresques bibliques, ses yeux dilatés, son corps secoué par les spasmes de l'extase et de l'effroi. Elle s'agrippa aux bras de Marco, puisant dans sa propre déchéance une force nouvelle.

— Je ne reviendrai jamais, Donald, lâcha-t-elle, sa voix d'une clarté glaciale malgré ses sanglots de plaisir. Ton monde est un tombeau. Marco est ma guerre.

Marco écrasa le téléphone sous son talon, brisant le dernier lien avec l'Amérique. Le silence qui suivit fut plus lourd qu'une explosion nucléaire. Il la souleva alors, ses jambes s'enroulant instinctivement autour de sa taille, et la porta vers le grand lit à baldaquin, là où le sacrilège serait total.

Dehors, le monde retenait son souffle, prêt à brûler pour une femme qui ne voulait plus être sauvée. Elena ferma les yeux, s'abandonnant au néant de l'étreinte de son bourreau, tandis que Rome, éternelle et fangeuse, accueillait sa nouvelle reine des cendres. La chasse était finie. La dévastation ne faisait que commencer.

# Chapitre 13

## Sanctuaire de Verre

L'orage sur le lac de Côme n'avait rien de la fureur électrique de Washington. C'était une colère sourde, une masse d'eau d'encre qui s'écrasait contre les falaises de la Villa del Balbianello dans un fracas d'écorces broyées. À l'intérieur, l'air était saturé d'une opulence qui m'étouffait tout autant que les boiseries du Bureau Ovale. Ici, point de tabac froid ou de relents de vulgarité masqués par le désinfectant. L'air sentait le jasmin nocturne et cette fragrance de bergamote amère, un sillage de citron métallique et de cuir frais qui s'insinuait jusque dans mes poumons comme un poison délicieux.

Je me tenais debout face à la paroi monumentale, une sentinelle de porcelaine dans un sanctuaire de transparence. Ma robe émeraude glissait sur ma peau avec une indécence arachnéenne qui me rappelait ma nudité. Derrière moi, le silence n'était pas vide. Il vibrait de la présence de Marco Valenti. Je voyais son reflet dans la paroi cristalline, une silhouette sombre découpée contre l'éclat des lustres en Murano. Il ne bougeait pas. Il me chassait du regard, avec cette patience atroce du prédateur qui sait que sa proie n'a nulle part où fuir. Le lac était une muraille, les Alpes une prison, et les hommes en costume noir qui patrouillaient sous les cyprès n'étaient pas là pour me protéger. Ils étaient là pour s'assurer que le trophée de Valenti ne change pas de mains.

— Tu trembles, Elena.

Sa voix était un murmure de velours noir, basse, rauque. Il s'approcha. Je n'eus pas besoin de me retourner pour sentir la chaleur de son corps irradier dans mon dos, une menace thermique.

— Ce n'est pas le froid, Marco.

— Non. C'est la réalisation.

Sa bouche s'écrasa sur la mienne comme un sceau de cire brûlante sur un arrêt de mort. Il ne m'embrassait pas, il m'expropriait de mon propre souffle. Il posa ses mains sur mes épaules, une poigne d'acier sous un gant de finesse. Il fit glisser ses doigts avec une lenteur calculée le long de mes bras, provoquant une traînée de frissons qui n'avaient rien de désagréable, et c'était là mon plus grand sacrilège. Je jouissais de ma propre perte.

— Tu as quitté un homme qui te brisait pour un homme qui veut te posséder, souffla-t-il contre mon oreille, son haleine de café et de puissance m'enveloppant. Tu pensais trouver la liberté dans mes bras ? Quelle charmante naïveté pour une femme qui a survécu quatre ans aux côtés d'un monstre comme Alexander Thorne.

Je me tournai brusquement, brisant son contact. Nos visages n'étaient qu'à quelques centimètres. Ses yeux étaient deux puits de pétrole en feu, sombres, insondables. Marco Valenti n'était pas un sauveur. C'était un conquérant qui avait simplement changé de terrain de jeu.

— Tu n'es pas mieux que lui. Tu as simplement plus de goût. Il utilise des chaînes en fer, toi tu utilises une armure textile. Mais à la fin de la journée, je suis toujours verrouillée.

Un sourire lent étira ses lèvres fines. Il aimait la résistance. Pour lui, la soumission n'avait de valeur que si elle était arrachée à une âme qui hurlait.

— Le goût fait toute la différence, Elena. Lui te traitait comme un meuble d'État. Moi, je te traite comme une œuvre d'art sacrilège. Voler la femme du Président des États-Unis... ce n'est pas seulement un adultère. C'est une profanation géopolitique.

Chaque fois que je te touche, je réécris la carte du monde.

Il avança d'un pas, me forçant à reculer jusqu'à ce que mes reins heurtent le rebord en marbre de la console. Il plaça ses mains de chaque côté de mes hanches. L'odeur de l'orage entrainé par une fenêtre restée entrouverte, mais ici, l'air était raréfié, brûlant.

— Tu es ma victoire, Elena. Et je n'ai aucune intention de te laisser repartir. Jamais.

Je levai la main et posai mes doigts sur sa cravate sombre, la resserrant légèrement. Ses yeux se plissèrent.

— Tu penses m'avoir conquise ? demandai-je d'un ton de défi. Tu n'as acheté que mon silence et mon corps, Marco. Mon esprit, lui, est resté dans l'avion.

Il rit, un son court qui résonna dans ma poitrine.

— Ton esprit est ce qui m'intéresse le plus. C'est lui qui va me dire comment achever ton mari.

Sa main remonta lentement le long de ma cuisse, soulevant le linceul fluide de ma robe. La fraîcheur de l'air sur ma peau contrastait violemment avec la chaleur de sa paume. C'était une invasion systématique. Je fermai les yeux, luttant contre la trahison de mon propre corps. Il savait exactement ce qu'il faisait. Il utilisait le plaisir comme une arme de coercition.

— Tu es une drogue, Elena. Une drogue pour laquelle les empires s'effondrent.

Je renversai la tête en arrière, offrant au prédateur ce qu'il voulait voir : une soumission apparente. Mais sous mes paupières closes, je visualisais l'échiquier. Marco Valenti pensait avoir gagné la partie. Il ne se doutait pas que la reine venait de changer de camp pour jouer son propre compte.

— Si tu veux que je t’aide à le détruire, Marco... murmurai-je en glissant mes mains dans ses cheveux sombres, tirant légèrement pour le forcer à me regarder, il va falloir me donner plus que de la douceur et des vues sur le lac.

Il me souleva sans effort, m’asseyant sur la console de marbre froid. Les objets de prix – des statuettes étrusques, des vases antiques – furent balayés sur le côté dans un fracas de cristal brisé. Il se pressa contre moi, dur, exigeant. Dehors, le tonnerre gronda à nouveau, ébranlant les fondations de la villa. À Washington, les téléphones rouges devaient chauffer, mais ici, le temps s’était arrêté sur une vérité viscérale : j’étais passée d’un enfer à un autre, mais cette fois, c’était moi qui tenais les clés de la cellule.

Marco s’écarta d’un millimètre, sa main serrée autour de ma gorge, juste assez pour que je sente le battement de mon propre sang.

— Bienvenue chez toi, Elena. Dans ta nouvelle cage. Regarde bien la vue, car c’est la dernière chose que tu verras avant que le monde ne brûle pour toi.

Je ne répondis pas. Je me contentai d’un sourire de lame de rasoir. La porte se referma plus tard dans un déclic métallique définitif. Je restai seule dans la pénombre, entourée par les fantômes de la noblesse italienne et les caméras de surveillance invisibles. Je m’approchai de nouveau de la vitre. Le lac était désormais une nappe d’encre noire.

Je posai ma main sur le froid mordant du verre. J’étais la femme la plus recherchée de la planète, cachée dans le lit de l’ennemi de mon mari. Pour détruire deux géants, il fallait d’abord devenir le sol sur lequel ils s’entretuent.

Le silence de la Villa del Sogno n’était pas un repos, c’était une apnée. Je me glissai dans le lit immense, sentant la fraîcheur du tissu contre ma peau brûlante. J’étudiai le

plafond, les moulures dorées représentant des scènes de chasse. Dans ces fresques, la bête finit toujours par être rattrapée. Mais les peintres oubliaient souvent de montrer ce qui arrive quand la proie déchire la gorge du chasseur au moment du coup de grâce.

Je sentis une vibration sous l'oreiller. Mon téléphone secret, celui que Marco n'avait pas trouvé, celui qui était relié à un canal crypté. Un message s'afficha.

\*« Le loup est dans la place. Attends le signal. »\*

Je ne répondis pas. Je n'avais pas besoin de complices, juste d'instruments. Je glissai l'appareil contre ma peau, là où la dentelle rencontrait ma cuisse.

Marco se croyait le maître. Thorne se croyait l'empereur. Ils allaient découvrir qu'en enfer, il n'y a qu'une seule place sur le trône. Je déverrouillai l'écran. Mon pouce plana une longue seconde au-dessus de la commande, savourant ce pouvoir d'anéantissement. J'étais le détonateur. D'un geste lent, presque langoureux, j'envoyai l'ordre définitif.

\*« Phase 2. Déclenchez l'incendie à D.C. Que le marbre devienne de la cendre. »\*

À des milliers de kilomètres, le marbre de l'aile Est allait bientôt connaître la morsure des flammes. Je m'allongeai, les yeux fixés sur l'aube qui teignait le lac d'une couleur de sang, attendant le premier écho de l'effondrement. La Première Dame était morte. La Souveraine Traîtresse venait de naître, et son premier acte de règne serait de réduire ses rois en cendres.

# Chapitre 14

## Consommation et Chaos

L'air de la Maison Blanche s'était figé, transformé en une substance solide, une gélatine de plomb qui pesait sur les poumons d'Elena. Dehors, Washington n'était plus qu'un râle de sirènes et d'hélicoptères déchirant le ciel de poix. Dans le Bureau Ovale, à quelques dizaines de mètres de là, Harrison vociférait. On entendait le martèlement sourd des poings du Lion de Marbre contre le chêne séculaire, des éclats de rage qui transperçaient les cloisons pourtant blindées. L'embargo total venait d'être signé, un acte de démence économique qui allait affamer des millions de personnes juste pour étancher une soif de vengeance virile. Le monde tremblait, mais ici, dans l'ombre bleutée du petit salon attendant aux appartements privés, le temps avait cessé de s'écouler.

Elena était debout, sa silhouette frêle se découpant contre les lourdes tentures de velours cramoisi. Elle se sentait comme une martyre sur l'autel d'une religion oubliée. L'odeur était là, cette signature olfactive qui la hantait : le tabac froid de la dynastie précédente, l'encaustique qui suinte des murs, et soudain, comme une lame de rasoir qui fend la soie, l'intrusion violente de l'\*Acqua di Parma\*.

Il ne s'était pas annoncé. Marco Valenti était une ombre prédatrice qui se jouait des protocoles comme on déplace des pions d'ivoire.

— Tu entends son agonie, Elena ?

La voix de Marco était un murmure d'acier, juste derrière son oreille. Le frisson qui parcourut sa colonne vertébrale n'était pas de la peur, c'était la reconnaissance du bourreau par la proie. Elle tourna la tête. Marco était là, d'une élégance qui giflait le

chaos environnant. Ses yeux, deux orbes de basalte, ne reflétaient aucune empathie, seulement une faim lucide.

— Il brûle le monde pour me punir, répondit-elle d'une voix rauque. Pour \*te\* punir.

— Qu'il brûle tout. Les cendres font un excellent engrais pour les empires neufs.

Il posa une main sur le marbre froid d'une console Louis XV. Ses doigts longs semblaient déjà prendre possession de l'histoire.

— Il te traite comme une relique, continua Marco en réduisant l'espace. Je ne veux pas te posséder, Elena. Je veux te profaner. Je veux que chaque centimètre de ta peau devienne le territoire de ma conquête.

Elena sentit ses genoux fléchir. L'oppression de ce sarcophage de marbre devenait insupportable. Elle avait besoin de la violence de Marco pour briser le carcan. Elle avait besoin de se sentir sale pour se sentir libre.

— Il va nous tuer, murmura-t-elle.

— La mort est un prix dérisoire pour le sacrilège.

Marco saisit violemment son visage, ses doigts s'ancrant dans sa mâchoire. Il ne l'embrassa pas. Il la huma, s'imprégnant de son parfum de lys fané et de peur électrisée. Puis, d'un geste brusque, il la fit pivoter et la plaqua contre le grand bureau de bois sombre. Le froid du vernis ancien contre ses cuisses nues fut un choc électrique alors que Marco soulevait la soie de sa robe avec une rudesse qui fit craquer les coutures.

— Regarde-moi, ordonna-t-il.

Chaque coup de butoir de Marco résonnait dans son bassin comme un verdict de mort. Elle sentait le cuir du sous-main contre ses seins écrasés, la morsure du bois contre ses hanches, et ce goût de ferraille dans sa bouche alors qu'elle mordait sa propre lèvre pour ne pas supplier. À travers la porte entrouverte, sur l'écran géant du salon, l'image de Harrison hurlait en boucle, le visage rubicond, annonçant l'embargo total.

L'acte était une collision tectonique. Marco la prenait avec une fureur calculée, un crachat au visage du colosse qui tempêtait dans la pièce voisine. L'odeur du cuir italien, mêlée à la sueur et au parfum entêtant de la trahison, emplissait ses poumons. Elle était la Première Dame, et elle se laissait dévorer sur les meubles de la République par son ennemi le plus acharné. C'était érotique parce que c'était terminal.

Marco ne fermait pas les yeux. Ses orbes de basalte dérivèrent vers un angle mort du plafond, là où une petite lentille clignotait d'un rouge imperceptible. L'orgasme qui la secoua fut un séisme de honte et de feu. Elle sombra dans cette sensation de fin du monde.

— C'est fait, murmura-t-il contre son cou en se retirant avec une lenteur de prédateur repu.

Elena, haletante, chercha dans son regard une trace de chaleur. Elle n'y trouva que le reflet froid d'un écran. Marco sortit un téléphone de sa poche.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Un embargo se combat avec des chiffres. Une humiliation, avec des images.

Il lui montra l'écran. On y voyait tout. La profanation du bureau, l'abandon d'Elena, la puissance brute de Marco. Et en arrière-plan, le visage déformé par la haine de

Harrison.

— Tu as diffusé ça ? balbutia-t-elle, l'horreur montant comme une marée noire.

— Dans trente secondes, ce flux sera sur tous les terminaux de l'aile Ouest. Ton mari a voulu fermer les frontières ? Je vais ouvrir les portes de son intimité au monde. Il ne sera plus le lion. Il sera le cocu de la nation.

Le visage d'Elena se décomposa. Elle n'était qu'une ogive nucléaire que Marco Valenti venait de faire détoner au cœur du pouvoir américain.

— Tu m'as utilisée.

— Je t'ai libérée, rectifia-t-il en réajustant sa cravate avec une désinvolture atroce. Tu voulais te sentir vivante ? Regarde par la fenêtre. C'est le bruit du verre qui brise.

Une alerte stridente déchira l'atmosphère. Puis, un hurlement inhumain, un cri de bête blessée qui ne pouvait provenir que de Harrison. Il venait de voir les images. La panique gagna le bâtiment. Marco attrapa Elena par le bras, sa poigne redevenant d'acier.

— Le chaos est une échelle, Elena. Et nous venons d'en scier les barreaux.

Il l'entraîna vers une issue dérobée. Derrière eux, sur le grand écran, l'image de la Première Dame se tordant de plaisir sous l'ennemi tournait en boucle. Le mausolée de soie venait d'exploser.

Ils s'enfoncèrent dans les entrailles de la demeure, un tunnel exhalant une odeur de poussière électrifiée.

— Il ne nous laissera jamais sortir de D.C. vivant, souffla-t-elle dans le noir.

Marco la plaqua contre la paroi de béton brut. Ses yeux brillaient d'une lueur maniaque.

— Qu'il essaie. En ce moment même, le dollar coule parce que l'homme qui tient les codes nucléaires n'est plus qu'une bête incapable de contrôler sa propre chambre à coucher. On ne détruit pas un empire avec des bombes, Elena. On l'humilie.

Un fracas assourdissant retentit au-dessus d'eux. Des portes blindées volaient en éclats sous les ordres de Harrison. Marco reprit sa marche forcée jusqu'à un garage clandestin où une Maserati noire attendait, moteur ronronnant.

— Monte.

Alors que la voiture s'élançait dans les tunnels de service, Elena vit sur le moniteur les premières émeutes. La tension dans l'habitacle était étouffante. La main de Marco serrait sa cuisse avec une force possessive.

— Pourquoi avoir diffusé ça ? Tu aurais pu m'emmener sans ce sacrilège.

— Parce que je voulais qu'il te voie jouir sous moi. La possession n'est rien sans le témoignage de la perte.

Soudain, une alerte nationale. Loi martiale. Ordre d'interception avec force létale. Harrison était prêt à brûler la planète pour laver l'affront.

— On sort par le Potomac, ordonna Marco dans son intercom.

La Maserati vira brusquement, manquant un convoi de la Garde Nationale. Le ciel de Washington semblait s'embraser sous les projecteurs des hélicoptères. Marco l'attira contre lui, sa main remontant sous l'ourlet de sa robe. Malgré la mort qui rôdait, le désir qu'il lui insufflait était une drogue.

— Ton mari va essayer de raser Rome pour ça, murmura-t-il. Mais avant, il devra regarder le reste de la vidéo. Le final est ce qui fera de toi une martyre.

La voiture s'arrêta près d'un entrepôt désaffecté. Un hors-bord noir attendait dans l'obscurité. Soudain, des faisceaux de lumière crue déchirèrent la nuit.

— ARRÊTEZ LE VÉHICULE !

Le Secret Service. Marco sortit un pistolet automatique de la boîte à gants, son expression imperturbable.

— Reste baissée. C'est pour toi qu'ils vont mourir.

Il ouvrit la portière et l'enfer se déchaîna. Un chapelet de détonations chirurgicales. Dans l'habitacle, l'odeur de l'Acqua di Parma se mariait à celle de la poudre. Elena, recroquevillée, sentait chaque vibration dans sa chair. Marco bougeait avec une grâce athlétique, abattant les agents un par un. Elle vit l'agent Miller s'effondrer, la gorge ouverte. Elle ne ressentit aucune pitié, seulement une bouffée de chaleur insupportable. La violence de Marco était le prolongement de leur étreinte. Chaque mort était un hommage.

Le silence revint, lourd. Marco s'approcha de la portière, une traînée de sang barrant sa tempe. Il tendit une main gantée de cuir.

— Descends, Elena. Le trône de cendres t'attend.

Elle sortit, ses escarpins claquant sur les douilles. Marco la saisit par la taille et l'entraîna vers le bateau.

— Tu as entendu ? Le monde s'écroule. Tu es ma louve, maintenant.

Le hors-bord fendit les eaux noires du Potomac. Marco lâcha la barre, sortit un flacon de cognac et en cracha le contenu sur le corps nu d'Elena. Elle frissonna sous la brûlure de l'alcool.

— Tu n'es plus une dame, Elena. Tu es mon butin de guerre. Tu as quitté un maître pour un dieu sombre.

Il l'allongea brutalement sur le banc de cuir alors que le bateau bondissait sur les vagues. C'était un acte de guerre, une dernière estocade portée au cœur de l'Empire.  
— Crie pour lui, ordonna-t-il en pénétrant sa chair. Crie pour que le vent porte ta voix jusqu'au Bureau Ovale.

Elena hurla, un cri de libération sauvage. Chaque coup de boutoir était une balle tirée dans le cadavre de son ancienne existence. Elle voyait les écrans de Washington s'éteindre. Le chaos ne faisait que commencer. Elle était l'épicentre d'un séisme mondial, possédée par un monstre qui l'emmenait vers une forteresse sicilienne.

Elle se roula en boule sur le pont, sentant le sel brûler sa peau. Derrière eux, une lueur orange déchirait le ciel de Washington. Ce n'était plus le soleil, c'était l'incendie de la civilisation. La Première Dame était morte. Vive la Reine du Chaos.

# Chapitre 15

## Le Sceptre Brisé

L'odeur du Bureau Ovale n'était plus celle de la gloire, mais celle d'une bête blessée acculée dans son antre. Une mixture écœurante de tabac froid et de graisse rance suintait des murs comme une sueur grasse sur de la porcelaine fine. À soixante-dix-huit ans, l'Ogre de Washington n'était plus qu'une ombre volcanique s'effondrant sur elle-même. Les monolithes de verre des télévisions hurlaient en sourdine : l'administration américaine brûlait. Le nom de « Valenti » clignotait partout, virus infectant le cœur de la démocratie.

Le Géant d'Orange fixa l'écran central. Il ne voyait pas l'effondrement du dollar. Il voyait \*elle\*.

Elena. Sa chose. Son trophée de chair sculpté à coups de diamants et de silences. Elle n'était plus sous son pouce épais, ce pouce qu'il aimait presser contre sa trachée pour lui rappeler sa propriété. Elle était ailleurs. Dans les draps du prince de Rome qui venait de lui infliger l'humiliation ultime.

— Salope... murmura-t-il, la voix étranglée par une bile épaisse.

Il balaya d'un revers de main un encrier en cristal. Le récipient explosa. L'encre noire tacha le marbre, indélébile. Une souillure sur son héritage. Dehors, les couloirs étaient des mausolées. Ses conseillers s'étaient évaporés. Il restait seul avec sa paranoïa, surveillé par la technologie même qu'il avait utilisée pour terroriser le monde.

À des milliers de kilomètres de là, la Villa Madama exhalait une opulence prédatrice.

Ici, le luxe n'était pas un cri, mais un leurre de fauconnerie. Elena se tenait devant la fenêtre, silhouette de soie noire épousant ses courbes comme une ombre liquide. Elle n'avait jamais été aussi libre. Elle n'avait jamais été aussi affairée.

Une main gantée de cuir s'ancra dans l'os de sa hanche. Une pression de propriétaire. Elle ne sursauta pas. Elle connaissait cette morsure.

— Regarde-les, Elena, murmura le baryton de Marco Valenti contre son oreille. Ils te voient comme une sainte alors qu'ils flairent tous le péché sur ta peau.

Marco se colla à son dos. L'Acqua di Parma masquait mal un musc animal, l'odeur du sang et du sexe. Il ne l'embrassa pas. Il l'étudiait dans le reflet de la vitre. Marco n'était pas un sauveur. C'était un conquérant qui venait de changer le propriétaire des ressorts.

— Tu as gagné, Marco, dit-elle, la voix rauque. Tu as brisé l'homme le plus puissant du monde pour une nuit de sacrilège. Ton ego est-il repu ?

Le rire de Marco fut une vibration de gorge, un grondement de propriétaire qui se répercuta jusque dans l'utérus d'Elena. Ses doigts s'ancrèrent dans l'os de sa mâchoire, une poigne de fer qui lui arracha un gémissement qu'il étouffa sous son pouce.

— Ce n'était pas pour une nuit, Elena. C'était pour le blasphème. Tu n'es pas une femme. Tu es le sceptre qu'il a laissé glisser. Et maintenant, ce sceptre, c'est moi qui le brandis.

Il la fit pivoter brutalement. Ses yeux d'obsidienne plongeaient dans les siens. Il y avait une cruauté polie dans son regard, une violence de mécanique horlogère.

— Il est seul, Elena. Il hurle dans le vide de Washington. Et ici, tu vas apprendre ce que signifie appartenir à un homme qui te traite comme une conquête de guerre.

Il l'embrassa. C'était une invasion. Un goût de fer, de vin cher et de danger. Elena ferma les yeux, ses ongles s'enfonçant dans la veste sur mesure de l'Italien. Sous la soie, elle sentait la chaleur brute, viscérale. C'était exactement ce dont elle avait besoin pour oublier la froideur cadavérique de son passé.

Mais sous le tumulte, une étincelle de glace persistait. Elle n'était plus le trophée. Elle était l'architecte du chaos. Le sceptre était brisé, oui. Mais les éclats étaient tranchants.

— Marco... murmura-t-elle, feignant l'abandon alors qu'il la poussait vers le lit aux draps de satin sombre.

— Dis mon nom. Oublie-le. Il n'existe plus.

Elle offrit sa gorge au prédateur. À l'intérieur d'elle, les rouages tournaient. Marco pensait être le marionnettiste ; il n'était que le levier. Tandis que ses mains déchiraient presque la soie, Elena se laissa dévorer avec une docilité calculée. Washington était en ruines. Rome était en fête. Et Elena forgeait déjà les clés de sa propre souveraineté.

Le premier acte s'achevait dans le stupre et le sang, sur les décombres d'un empire qui ignorait sa propre mort.

Le silence revint dans le Bureau Ovale. L'Ogre s'était rassis, les mains tremblantes. Sur son bureau, le téléphone rouge vibra. Un message : \*« Elle est à lui. Mais elle a laissé les accès ouverts. »\*

Une lueur de démence s'alluma dans ses yeux injectés de sang. S'il ne pouvait pas l'avoir, personne ne l'aurait. Il se pencha, ses doigts boudinés effleurant le clavier. La guerre n'était plus territoriale. Elle était pour l'honneur souillé.

À Rome, Elena sentit un froid soudain. Le monstre de Washington n'était pas mort ; il était devenu radioactif. Elle se pressa contre le corps de Marco, savourant le danger.

Sous les plafonds de la Villa Madama, l'air était une mélasse de trahison. Marco dormait du sommeil des repus, son bras barrant la poitrine d'Elena comme une herse de chair. L'odeur de l'Acqua di Parma s'était muée en une fragrance rance, mêlée à l'âpreté de la sueur. Elena s'extirpa de l'étreinte. Le marbre était un rasoir de glace sous ses pieds nus.

Elle s'approcha de la fenêtre. Elle savait qu'à cet instant, des lignes de code infiltraient le réseau de la Villa. Elle était le cheval de Troie.

Marco remua. Il se leva, sa nudité sculpturale défiant les ombres. Il l'enveloppa, déposant un baiser brûlant dans son cou.

— Tu ne dors pas, ma souveraine ?

— Le sommeil est un luxe que les exilées ne connaissent plus.

— Tu n'es plus une exilée. Washington est une charogne. Ici, tu es le cœur battant de l'Europe.

Soudain, le smartphone de Marco s'alluma. Une lumière bleue, chirurgicale. Ce n'était pas un appel. C'était une vidéo en temps réel de leur chambre. En bas, un texte rouge :  
\*« Joli spectacle, Marco. Tu as oublié de fermer la porte de derrière. »\*

Le visage de Marco se décomposa. La superbe du prince s'effrita. Il saisit la gorge d'Elena, la plaquant contre le mur avec une brutalité sans fard.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? rugit-il. Qu'as-tu fait ?

Elena ne cilla pas malgré l'asphyxie.

— Je t'avais dit qu'il possédait l'air que je respire, Marco.

À Washington, l'Ogre jubilait.

— Envoie la suite, Miller. Diffuse-le sur les canaux de l'OTAN. Je veux que le monde

voie leur sauveur se comporter comme un chien en rut.

Mais Elena avait anticipé. Tandis que Marco la secouait, elle glissa sa main sous le coussin du sofa. Ses doigts rencontrèrent le froid du métal. Une clé USB.

— Marco ! Regarde-moi !

L'Italien relâcha sa pression.

— Trompy a activé le protocole Phoenix. Dans dix minutes, tes transactions avec les cartels russes seront sur le bureau du procureur. J'ai compilé tes dossiers noirs quand j'étais à la Maison Blanche. Mais j'ai gardé les originaux.

Elle lui tendit la clé.

— Là-dedans, il y a de quoi le faire tomber pour haute trahison. S'il coule, il n'aura plus le temps de s'occuper de nous.

Marco regarda la clé comme une grenade. Il comprit enfin. Elle n'était pas la proie. Elle était l'apocalypse.

— Pourquoi ? Pourquoi tout ça ?

— Parce que je ne veux plus appartenir à personne. Je veux que vous vous détruisiez l'un l'autre. Je veux voir vos empires s'effondrer pour que je puisse enfin respirer.

Le téléphone vibra. Un message de Washington : \*« Tu as cinq minutes pour la tuer, Marco. Ou je balance tout. »\*

Marco regarda Elena. Il ne la tua pas. Il était fasciné par sa noirceur.

— On va le faire brûler, Elena. Ensemble.

Elle ne répondit pas. Elle savait qu'il mentait. Elle se contenta d'observer l'effondrement. L'Ogre de Washington hurla quand son écran devint noir, affichant un seul mot : \*LIBERTÉ\*.

Ce n'était pas un message de Valenti. C'était la signature d'Elena.

À la Villa, Marco tenta de reprendre le contrôle, mais Elena s'approcha. Elle se posta derrière lui.

— Le sceptre est brisé, Marco. Et maintenant, c'est ton tour.

— Mon tour ? On a gagné...

— Regarde tes comptes. Tout est en train de se transférer vers la presse internationale.

Il se précipita sur le clavier. Son visage devint livide.

— Elena ! Qu'as-tu fait ?

— J'ai appris des meilleurs. Tu m'as appris la manipulation. Lui, la brutalité. Je n'ai jamais été le prix, Marco. J'ai toujours été le poison.

Il voulut la saisir à la gorge, imposer sa force une dernière fois. Elena fut plus rapide. Elle sortit un stylet de calligraphie de sa ceinture. Elle l'abattit sur la main qu'il tendait. La pointe d'argent rencontra la résistance spongieuse du cartilage avant de heurter l'os avec un craquement sec.

Marco hurla, un cri étouffé par le tonnerre romain. Il tomba à genoux, le sang giclant sur le marbre blanc, une souillure indélébile. Elena le regarda de haut.

— L'Acqua di Parma ne couvre pas l'odeur du sang, Marco. C'est une leçon que tu devrais méditer.

Elle ramassa son sac, ajusta sa soie et se dirigea vers la sortie.

— Où vas-tu ? hoqueta-t-il dans une agonie atroce. Ils te traqueront !

— Qu'ils viennent. Désormais, je suis le chasseur. La Souveraine n'a pas besoin de partisans, Marco. Elle a besoin de sujets.

Elle sortit sous l'averse purificatrice. À Washington, l'Ogre fixait le vide, statue de cire dans un musée de l'oubli. À Rome, le prince pleurait sur son marbre.

Elena monta dans la voiture noire qui l'attendait.

— Madame la Présidente... murmura le chauffeur.

— Ne m'appellez plus jamais comme ça. "Présidente" suppose une élection.

"Souveraine" suppose un destin. Conduisez.

L'avion l'attendait sur la piste, aile noire découpée sur le ciel d'encre. Elle monta la passerelle sans un regard en arrière. En haut, elle contempla Rome une dernière fois.

— Washington brûlera demain.

Elle se servit un verre de vin, sombre comme le sang qu'elle s'apprêtait à faire couler. La fleur vénéneuse avait éclos. Son parfum allait embaumer le siècle. Elle ferma les yeux. Elle ne rêvait pas. Elle planifiait. Le silence qui l'entourait était celui, absolu et terrifiant, d'un monde qui retenait son souffle avant le premier cri de son nouveau maître.

**FIN**

*Merci d'avoir lu "SOUVERAINE TRAHISON"*

Une œuvre écrite par Seb Le Reveur

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)